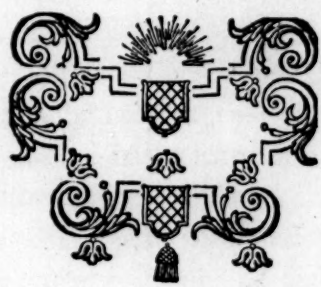


LA

PRINCESSE

R Babylon

DE BABILONE.



L O N D R E S.

M D C C L X V I I I.

LA

BRITISH MUSEUM

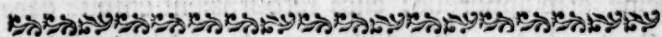
DE BABYLONE



LONDON

MDCCLXXIII

LA PRINCESSE DE BABILONE.



§. I.

LE vieux Bélus Roi de Babilone se croyait le premier homme de la terre; car tous ses courtisans le lui disaient & ses historiographes le lui prouvaient. Ce qui pouvait excuser en lui ce ridicule c'est qu'en effet ses prédécesseurs avaient bâti Babilone plus de trente mille ans avant lui, & qu'il l'avait embellie. On fait que son palais & son parc situés à quelques parasanges de Babilone, s'étendaient entre l'Euphrate & le Tigre qui baignaient ces rivages enchantés. Sa vaste maison de trois mille pas de façade s'élevait jusqu'aux nues. La plate-forme était entourée d'une balustrade de marbre blanc de cinquante pieds de hauteur, qui portait les statues colossales de tous les Rois & de tous les grands hommes de l'Empire. Cette plate-forme composée de deux rangs de briques couvertes d'une épaisse surface de plomb d'une extrémité à l'autre, était chargée de douze pieds de terre: & sur cette terre on avait élevé des forêts d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de palmiers, de gérosiers, de cocotiers, de caneliars, qui formaient des allées impénétrables aux rayons du soleil.

Les eaux de l'Euphrate élevées par des pompes dans cent colonnes creusées, venaient dans ces jardins remplir de vastes bassins de marbre; & retombant ensuite par d'autres canaux, allaient former dans le parc des cascades de six mille pieds de longueur, & cent mille jets - d'eau, dont la hauteur pouvait à peine être apperçue; elles retournaient ensuite dans l'Euphrate dont elles étaient parties. Les jardins de Sémiramis qui étonnerent l'Asie plusieurs siècles après, n'étaient qu'une faible imitation de ces antiques merveilles; car du tems de Sémiramis tout commençait à dégénérer chez les hommes & chez les femmes.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable à Babilonne, ce qui éclipsait tout le reste, était la fille unique du Roi nommée Formosante. Ce fut d'après ses portraits & ses statues que dans la suite des siècles Praxitele sculpta son Aphrodite, & celle qu'on nomma la Vénus aux belles fesses. Quelle différence, ô ciel! de l'original aux copies! Aussi Bélus était plus fier de sa fille que de son royaume. Elle avait dix-huit ans; il lui fallait un époux digne d'elle: mais où le trouver? Un ancien oracle avait ordonné que Formosante ne pourrait appartenir qu'à celui qui tendrait l'arc de Nembrod. Ce Nembrod le fort chasseur devant le Seigneur, avait laissé un arc de sept pieds babiloniques de haut, d'un bois d'ébène plus dur que le fer du mont Caucase qu'on travaille dans les forges de Derbent; & nul mortel depuis Nembrod n'avait pu bander cet arc merveilleux.

Il était dit encore que le bras qui aurait tendu cet

arc tuerait le lion le plus terrible & le plus dangereux qui ferait lâché dans le cirque de Babilone. Ce n'était pas tout ; le bandeur de l'arc , le vainqueur du lion devait terrasser tous ses rivaux ; mais il devait sur-tout avoir beaucoup d'esprit , être le plus magnifique des hommes , le plus vertueux , & posséder la chose la plus rare qui fût dans l'univers entier.

Il se présenta trois Rois qui osèrent disputer Formosante , le Pharaon d'Egypte , le Shac des Indes , & le grand Kan des Scythes. Bélus assigna le jour & le lieu du combat à l'extrémité de son parc , dans le vaste espace bordé par les eaux de l'Euphrate & du Tigre réunies. On dressa autour de la lice un amphithéâtre de marbre qui pouvait contenir cinq cens mille spectateurs. Vis-à-vis l'amphithéâtre était le trône du Roi , qui devait paraître avec Formosante accompagnée de toute la Cour ; & à droite & à gauche entre le trône & l'amphithéâtre , étaient d'autres trônes & d'autres sièges pour les trois Rois , & pour tous les autres Souverains qui seraient curieux de venir voir cette auguste cérémonie.

Le Roi d'Egypte arriva le premier , monté sur le bœuf Apis , & tenant en main le sistré d'Isis. Il était suivi de deux mille prêtres vêtus de robes de lin plus blanches que la neige , de deux mille eunuques , de deux mille magiciens , & de deux mille guerriers.

Le Roi des Indes arriva bientôt après dans un char traîné par douze éléphants. Il avait une suite encore plus nombreuse & plus brillante que le Pharaon d'Egypte.

Le dernier qui parut était le Roi des Scythes. Il n'avait auprès de lui que des guerriers choisis, armés d'arcs & de flèches. Sa monture était un tigre superbe qu'il avait dompté, & qui était aussi haut que les plus beaux chevaux de Perse. La taille de ce Monarque imposante & majestueuse, effaçait celle de ses rivaux; ses bras nuds aussi nerveux que blancs semblaient déjà tendre l'arc de Nembrod.

Les trois Princes se prosternerent d'abord devant Bélus & Formosante. Le Roi d'Egypte offrit à la Princesse les deux plus beaux crocodiles du Nil, deux hippopotames, deux zebres, deux rats d'Egypte, & deux momies, avec les livres du grand Hermès qu'il croyait être ce qu'il y avait de plus rare sur la terre.

Le Roi des Indes lui offrit cent éléphants qui portaient chacun une tour de bois doré, & mit à ses pieds le Veidam écrit de la main de Xaca lui-même.

Le Roi des Scythes qui ne savait ni lire ni écrire, présenta cent chevaux de bataille couverts de houffes de peaux de renards noirs.

La Princesse baissa les yeux devant ses amans, & s'inclina avec des graces aussi modestes que nobles.

Bélus fit conduire ces Monarques sur les trônes qui leur étaient préparés. Que n'ai-je trois filles? leur dit-il; je rendrais aujourd'hui six personnes heureuses. Ensuite, il fit tirer au sort à qui essaierait le premier l'arc de Nembrod. On mit dans un casque d'or les noms des trois prétendants. Celui du Roi d'Egypte sortit le premier; ensuite parut le nom du Roi

des Indes. Le Roi Scythe en regardant l'arc & ses rivaux, ne se plaignit point d'être le troisieme.

Tandis qu'on préparait ces brillantes épreuves, vingt mille pages & vingt mille jeunes filles distribuèrent sans confusion des rafraichissemens aux spectateurs entre les rangs des sièges. Tout le monde avouait que les Dieux n'avaient établi les Rois que pour donner tous les jours des fêtes, pourvu qu'elles fussent diversifiées, que la vie est trop courte pour en user autrement, que les procès, les intrigues, la guerre, les disputes des prêtres qui consomment la vie humaine sont des choses absurdes & horribles, que l'homme n'est né que pour la joie, qu'il n'aimerait pas les plaisirs passionnément & continuellement s'il n'était pas formé pour eux; que l'essence de la nature humaine est de se réjouir & que tout le reste est folie. Cette excellente morale n'a jamais été démentie que par les faits.

Comme on allait commencer ces essais qui devaient décider de la destinée de Formosante, un jeune inconnu monté sur une Licorne, accompagné de son valet monté de même, & portant sur le poing un gros oiseau, se présente à la barriere. Les gardes furent surpris de voir en cet équipage une figure qui avait l'air de la divinité. C'était, comme on a dit depuis, le visage d'Adonis sur le corps d'Hercule; c'était la Majesté avec les graces. Ses sourcils noirs & ses longs cheveux blonds, mélange de beauté inconnue à Babilone, charmerent l'assemblée: tout l'amphithéâtre se leva pour le mieux re-

garder : toutes les femmes de la Cour fixèrent sur lui des regards étonnés. Formosante elle-même qui baissait toujours les yeux, les releva & rougit : les trois Rois pâlirent : tous les spectateurs en comparant Formosante avec l'inconnu, s'écriaient, il n'y a dans le monde que ce jeune homme qui soit aussi beau que la Princesse.

Les huissiers saisis d'étonnement lui demanderent s'il était Roi. L'étranger répondit qu'il n'avait pas cet honneur, mais qu'il était venu de fort loin par curiosité pour voir s'il y avait des Rois qui fussent dignes de Formosante. On l'introduisit dans le premier rang de l'amphithéâtre, lui, son valet, ses deux Licornes & son oiseau. Il salua profondément Bélus, sa fille, les trois Rois, & toute l'assemblée. Puis il prit place en rougissant. Ses deux Licornes se couchèrent à ses pieds, son oiseau se percha sur son épaule & son valet qui portait un petit sac, se mit à côté de lui.

Les épreuves commencerent. On tira de son étui d'or l'arc de Nembrod. Le grand-maître des cérémonies suivi de cinquante pages & précédé de vingt trompettes, le présenta au Roi d'Egypte qui le fit bénir par ses prêtres; & l'ayant posé sur la tête du bœuf Apis, il ne douta pas de remporter cette première victoire. Il descend au milieu de l'arène, il essaie, il épuise ses forces, il fait des contorsions qui excitent le rire de l'amphithéâtre, & qui font même sourire Formosante.

Son grand Aumônier s'aprocha de lui : Que Vôte Majesté, lui dit-il, renonce à ce vain honneur qui

est celui des muscles & des nerfs : vous triompherez dans tout le reste. Vous vaincrez le Lion puisque vous avez le fabre d'Osiris. La princesse de Babilone doit appartenir au Prince qui a le plus d'esprit, & vous avez deviné des énigmes. Elle doit épouser le plus vertueux, vous l'êtes, puisque vous avez été élevé par les prêtres d'Egypte. Le plus généreux doit l'emporter, & vous avez donné les deux plus beaux crocodiles & les deux plus beaux rats qui soient dans le Delta. Vous possédez le bœuf Apis & les livres d'Hermès, qui sont la chose la plus rare de l'univers. Personne ne peut vous disputer Formosante. Vous avez raison, dit le Roi d'Egypte, & il se remit sur son trône.

On alla mettre l'arc entre les mains du Roi des Indes. Il en eut des ampoules pour quinze jours, & se consola en présumant que le Roi des Scythes ne ferait pas plus heureux que lui.

Le Scythe mania l'arc à son tour. Il joignoit l'adresse à la force ; l'arc parut prendre quelque élasticité entre ses mains, il le fit un peu plier, mais jamais il ne put venir à bout de le tendre. L'amphithéâtre à qui la bonne mine de ce Prince inspirait des inclinations favorables, gémit de son peu de succès & jugea que la belle Princesse ne ferait jamais mariée.

Alors le jeune inconnu descendit d'un saut dans l'arène, & s'adressant au Roi des Scythes : Que Votre Majesté, lui dit-il, ne s'étonne point de n'avoir pas entièrement réussi. Ces arcs d'ébene se font dans mon pays ; il n'y a qu'un certain tour à donner.

Vous avez beaucoup plus de mérite à l'avoir fait plier, que je n'en peux avoir à le tendre. *Aussitôt il prit une flèche, l'ajusta sur la corde, tendit l'arc de Nembrod, & fit voler la flèche bien au delà des barrières. Un million de mains applaudit à ce prodige. Babilone retentit d'acclamations, & toutes les femmes disaient, quel bonheur qu'un si beau garçon ait tant de force!

Il tira ensuite de sa poche une petite lame d'ivoire, écrivit sur cette lame avec une aiguille d'or, attachâ la tablette d'ivoire à l'arc, & présenta le tout à la Princesse avec une grace qui ravissait tous les assistans. Puis il alla modestement se remettre à sa place entré son oiseau & son valet. Babilone entière était dans la surprise. Les trois Rois étaient confondus, & l'inconnu ne paraissait pas s'en apercevoir.

Formosante fut encore plus étonnée en lisant sur la tablette d'ivoire attachée à l'arc ces petits vers en beau langage Caldéen.

L'arc de Nembrod est celui de la guerre;

L'arc de l'amour est celui du bonheur;

Vous le portez. Par vous ce Dieu vainqueur

Est devenu le maître de la terre.

Trois Rois puissans, trois rivaux aujourd'hui

Osent prétendre à l'honneur de vous plaire.

Je ne sais pas qui votre cœur préfère,

Mais l'univers fera jaloux de lui.

Ce petit madrigal ne fâcha point la Princesse. Il fut critiqué par quelques Seigneurs de la vieille Cour qui dirent qu'autrefois dans le bon temps on aurait

comparé Bélus au Soleil, & Formosante à la Lune, son cou à une tour & sa gorge à un boisseau de froment. Ils dirent que l'étranger n'avait point d'imagination, & qu'il s'écartait des regles de la véritable poësie; mais toutes les dames trouverent les vers fort galants. Elles s'émerveillèrent qu'un homme qui bandait si bien un arc eût tant d'esprit. La Dame d'honneur de la Princesse lui dit: Madame, voilà bien des talens en pure perte. De quoi servira à ce jeune homme son esprit & l'arc de Bélus? à le faire admirer, répondit Formosante. Ah! dit la Dame d'honneur entre ses dents, encore un madrigal, & il pourrait bien être aimé.

Cependant Bélus ayant consulté ses mages déclara qu'aucun des trois Rois n'ayant pu bander l'arc de Nembrod, il n'en fallait pas moins marier sa fille, & qu'elle apartiendrait à celui qui viendrait à bout d'abattre le grand Lion qu'on nourrissait exprès dans sa ménagerie. Le Roi d'Egypte qui avait été élevé dans toute la sagesse de son pays, trouva qu'il était fort ridicule d'exposer un Roi aux bêtes pour le marier. Il avouait que la possession de Formosante était d'un grand prix; mais il prétendait que si le Lion l'étranglait, il ne pourrait jamais épouser cette belle Babilonienne. Le Roi des Indes entra dans les sentimens de l'Egyptien; tous deux conclurent que le Roi de Babilone se moquait d'eux; qu'il fallait faire venir des armées pour le punir; qu'ils avaient assez de sujets qui se tiendraient fort honorés de mourir au service de leurs maîtres sans qu'il en coûtât un cheveu à leurs têtes sacrées; qu'ils détrônèraient aisément le Roi de

Babilone, & qu'ensuite ils tireraient au fort la belle Formosante.

Cet accord étant fait, les deux Rois dépêchèrent chacun dans leur pays un ordre exprès d'assembler une armée de trois cens mille hommes pour enlever Formosante.

Cependant, le Roi des Scythes descendit seul dans l'arène le cimenterre à la main. Il n'était pas éperduement épris des charmes de Formosante; la gloire avait été jusques-là sa seule passion, elle l'avait conduit à Babilone. Il voulait faire voir que si les Rois de l'Inde & de l'Egypte étaient assez prudens pour ne se pas compromettre avec des lions, il était assez courageux pour ne pas dédaigner ce combat, & qu'il réparerait l'honneur du diadème. Sa rare valeur ne lui permit pas seulement de se servir du secours de son tigre. Il s'avance seul, légèrement armé, couvert d'un casque d'acier garni d'or, ombragé de trois queues de cheval blanches comme la neige.

On lâche contre lui le plus énorme lion qui ait jamais été nourri dans les montagnes de l'Anti-Liban. Ses terribles grifes semblaient capables de déchirer les trois Rois à la fois, & sa vaste gueule de les dévorer. Ses affreux rugissemens faisaient retentir l'amphithéâtre. Les deux fiers champions se précipitent l'un contre l'autre d'une course rapide. Le courageux Scythe enfonce son épée dans le gozier du lion; mais la pointe rencontrant une de ces épaisses dents que rien ne peut percer, se brise en éclats; & le monstre des forêts, furieux de sa blessure, imprimait déjà ses ongles sanglans dans les flancs du Monarque.

Le jeune inconnu touché du péril d'un si brave Prince, se jette dans l'arène plus prompt qu'un éclair; il coupe la tête du lion avec la même dextérité qu'on a vu depuis dans nos carroufels de jeunes chevaliers adroits enlever des têtes de Maures ou des bagues.

Puis tirant une petite boëte, il la présente au Roi Scythe, en lui disant: Votre Majesté trouvera dans cette petite boëte le véritable dictame qui croît dans mon pays. Vos glorieuses blessures seront guéries en un moment. Le hazard seul vous a empêché de triompher du lion; votre valeur n'en est pas moins admirable.

Le Roi Scythe plus sensible à la reconnaissance qu'à la jalousie, remercia son libérateur, & après l'avoir tendrement embrassé, rentra dans son quartier pour appliquer le dictame sur ses blessures.

L'inconnu donna la tête du lion à son valet; celui-ci après l'avoir lavée à la grande fontaine qui étoit au-dessous de l'amphithéâtre, & en avoir fait écouler tout le sang, tira un fer de son petit sac, arracha les quarante dents du lion, & mit à leur place quarante diamans d'une égale grosseur.

Son maître avec sa modestie ordinaire se remit à sa place; il donna la tête du lion à son oiseau: Bel oiseau, dit-il, allez porter aux pieds de Formosante ce faible hommage. L'oiseau part tenant dans une de ses serres le terrible trophée; il le présente à la Princesse en baissant humblement le cou, & en s'aplatissant devant elle. Les quarante brillans éblouirent tous les yeux. On ne connoissoit pas encore cette magnificence dans la superbe Babilone: l'émeraude, la topase, le saphir & le pirope étoient regardés encore

comme les plus précieux ornemens. Bélus & toute la Cour étaient saisis d'admiration. L'oiseau qui offrait ce présent les surprit encore davantage. Il était de la taille d'une aigle , mais ses yeux étaient aussi doux & aussi tendres que ceux de l'aigle sont fiers & menaçans. Son bec était couleur de rose , & semblait tenir quelque chose de la belle bouche de Formosante. Son cou rassemblait toutes les couleurs de l'Iris, mais plus vives & plus brillantes. L'or en mille nuances éclatait sur son plumage. Ses pieds paraissaient un mélange d'argent & de pourpre ; & la queue des beaux oiseaux qu'on attela depuis au char de Junon n'approchait pas de la sienne.

L'attention , la curiosité , l'étonnement , l'extase de toute la Cour , se partageaient entre les quarante diamans & l'oiseau. Il s'était perché sur la balustrade entre Bélus & sa fille Formosante ; elle le flattait , le caressait , le baisait. Il semblait recevoir ses caresses avec un plaisir mêlé de respect. Quand la Princesse lui donnait des baisers , il les rendait , & la regardait ensuite avec des yeux attendris. Il recevait d'elle des biscuits & des pistaches qu'il prenait de sa patte purpurine & argentée , & qu'il portait à son bec avec des graces inexprimables.

Bélus qui avait considéré les diamans avec attention , jugeait qu'une de ses provinces pouvait à peine payer un présent si riche. Il ordonna qu'on préparât pour l'inconnu des dons encore plus magnifiques que ceux qui étaient destinés aux trois Monarques. Ce jeune homme , disait-il , est sans doute le fils du Roi de la Chine , ou de cette partie du monde qu'on

nomme Europe dont j'ai entendu parler, ou de l'Afrique qui est, dit-on, voisine du Royaume d'Egypte.

Il envoya sur le champ son grand écuyer complimenter l'inconnu, & lui demander s'il était souverain ou fils de souverain d'un de ces Empires, & pourquoi possédant de si étonnans trésors il étoit venu avec un valet & un petit sac ?

Tandis que le grand écuyer avançait vers l'amphithéâtre pour s'acquitter de sa commission, arriva un autre valet sur une licorne. Ce valet adressant la parole au jeune homme, lui dit : Ormar votre pere touche à l'extrémité de sa vie, & je suis venu vous en avertir. L'inconnu leva les yeux au ciel, versa des larmes, & ne répondit que par ce mot, *Partons*.

Le grand écuyer après avoir fait les complimens de Bélus au vainqueur du lion, au donneur des quarante diamans, au maître du bel oiseau, demanda au valet de quel royaume étoit souverain le Pere de ce jeune héros ? Le valet répondit : Son Pere est un vieux berger qui est fort aimé dans le canton.

Pendant ce court entretien l'inconnu étant déjà monté sur sa licorne. Il dit au grand écuyer : Seigneur, daignez me mettre aux pieds de Bélus & de sa fille. J'ose la supplier d'avoir grand soin de l'oiseau que je lui laisse ; il est unique comme elle. En achevant ces mots il partit comme un éclair ; les deux valets le suivirent, & on les perdit de vue.

Formosante ne put s'empêcher de jeter un grand

eri. L'oiseau se retournant vers l'amphithéâtre où son maître avait été assis, parut très-affligé de ne le plus voir. Puis regardant fixement la Princesse, & frottant doucement sa belle main de son bec, il sembla se vouer à son service.

Bélus, plus étonné que jamais, aprenant que ce jeune homme si extraordinaire était le fils d'un berger, ne put le croire. Il fit courir après lui; mais bientôt on lui rapporta que les licornes sur lesquelles ces trois hommes couraient, ne pouvaient être atteintes, & qu'au galop dont elles allaient, elles devaient faire cent lieues par jour.

§. 2.

Tout le monde raisonnait sur cette aventure étrange, & s'épuisait en vaines conjectures. Comment le fils d'un berger peut-il donner quarante gros diamans? pourquoi est-il monté sur une licorne? On s'y perdait, & Formosante en carressant son oiseau, était plongée dans une rêverie profonde.

La Princesse Aldée sa cousine issue de germaine, très-bien faite, & presque aussi belle que Formosante, lui dit: Ma cousine, je ne fais pas si ce jeune demi-dieu est le fils d'un berger; mais il me semble qu'il a rempli toutes les conditions attachées à votre mariage. Il a bandé l'arc de Nembrod, il a vaincu le lion, il a beaucoup d'esprit, puisqu'il a fait pour vous un assez joli impromptu. Après les quarante énormes diamans qu'il vous a donnés, vous ne pouvez nier qu'il ne soit le plus généreux des hommes. Il possédait dans son oiseau ce qu'il y a de plus rare sur la terre. Sa vertu n'a point d'égale, puisque

pouvant demeurer auprès de vous, il est parti sans délibérer dès qu'il a sçu que son pere était malade. L'oracle est accompli dans tous ses points, excepté dans celui qui exige qu'il terrasse ses rivaux; mais il a fait plus, il a sauvé la vie du seul concurrent qu'il pouvait craindre; & quand il s'agira de battre les deux autres, je crois que vous ne doutez pas qu'il n'en vienne à bout aisément.

Tout ce que vous dites est bien vrai, répondit Formosante. Mais est-il possible que le plus grand des hommes, & peut-être même le plus aimable, soit le fils d'un berger?

La Dame d'honneur se mêlant de la conversation, dit que très-souvent ce mot de berger était appliqué aux Rois; qu'on les appelait bergers parce qu'ils tondent de fort près leur troupeau; que c'était sans doute une mauvaise plaisanterie de son valet, que ce jeune héros n'était venu si mal accompagné que pour faire voir combien son seul mérite était au-dessus du faste des Rois, & pour ne devoir Formosante qu'à lui-même. La Princesse ne répondit qu'en donnant à son oiseau mille tendres baisers.

On préparait cependant un grand festin pour les trois Rois, & pour tous les Princes qui étaient venus à la fête. La fille & la nièce du Roi devaient en faire les honneurs. On portait chez les Rois des présens dignes de la magnificence de Babilone. Bé-lus, en attendant qu'on servît, assembla son Conseil sur le mariage de la belle Formosante, & voici comme il parla en grand politique.

Je suis vieux, je ne fais plus que faire, ni à qui

donner ma fille. Celui qui la méritait, n'est qu'un vil berger. Le Roi des Indes & celui d'Egypte sont des poltrons; le Roi des Scythes me conviendrait assez, mais il n'a rempli aucune des conditions imposées. Je vais encore consulter l'oracle. En attendant, délibérez, & nous conclurons suivant ce que l'oracle aura dit; car un Roi ne doit se conduire que par l'ordre exprès des Dieux immortels.

Alors il va dans sa Chapelle; l'oracle lui répond en peu de mots suivant sa coutume: *Ta fille ne sera mariée que quand elle aura couru le monde.* Bélus étonné revient au Conseil & rapporte cette réponse.

Tous les ministres avaient un profond respect pour les oracles; tous convenaient, ou feignaient de convenir qu'ils étaient le fondement de la Religion; que la raison doit se taire devant eux; que c'est par eux que les Rois régner sur les peuples, & les Mages sur les Rois; que sans les oracles il n'y aurait ni vertu, ni repos sur la terre. Enfin, après avoir témoigné la plus profonde vénération pour eux, presque tous conclurent que celui-ci était impertinent, qu'il ne fallait pas lui obéir; que rien n'était plus indécent pour une fille, & sur tout pour celle du grand Roi de Babilone, que d'aller courir sans savoir où; que c'était le vrai moyen de n'être point mariée, où de faire un mariage clandestin, honteux & ridicule; qu'en un mot, cet oracle n'avait pas le sens commun.

Le plus jeune des ministres nommé Onadase, qui avait plus d'esprit qu'eux, dit que l'oracle entendait sans doute quelque pèlerinage de dévotion, & qu'il s'offrait

s'offrait à être conducteur de la Princesse. Le Conseil revint à son avis, mais chacun voulut servir d'Ecuyer. Le Roi décida que la Princesse pourrait aller à trois cens parasanges sur le chemin de l'Arabie, à un Temple dont le Saint avait la réputation de procurer d'heureux mariages aux filles, & que ce serait le Doyen du Conseil qui l'accompagnerait. Après cette décision, on alla souper.

§. 3.

Au milieu des jardins, entre deux cascades, s'élevait un salon ovale de trois cens pieds de diamètre, dont la voûte d'azur semée d'étoiles d'or représentait toutes les constellations avec les planettes, chacune à leur véritable place; & cette voûte tournait ainsi que le ciel par des machines aussi invisibles que le sont celles qui dirigent les mouvemens célestes. Cent mille flambeaux enfermés dans des cylindres de cristal de roche, éclairaient les dehors & l'intérieur de la salle à manger. Un buffet en gradins portait vingt mille vases ou plats d'or; & vis-à-vis le buffet, d'autres gradins étaient remplis de musiciens. Deux autres amphithéâtres étaient chargés, l'un des fruits de toutes les saisons, l'autre d'amphores de cristal où brillaient tous les vins de la terre.

Les convives prirent leurs places autour d'une table de compartimens qui figuraient des fleurs & des fruits, tous en pierres précieuses. La belle Formosante fut placée entre le Roi des Indes & celui d'Egypte; la belle Aldée auprès du Roi des Scythes. Il y avait une trentaine de Princes, & chacun d'eux était à côté d'une des plus belles Dames du palais.

Le Roi de Babilone au milieu, vis-à-vis de sa fille, paraissait partagé entre le chagrin de n'avoir pu la marier, & le plaisir de la garder encore. Formosante lui demanda la permission de mettre son oiseau sur la table à côté d'elle. Le Roi le trouva très-bon.

La musique qui se fit entendre, donna une pleine liberté à chaque Prince d'entretenir sa voisine. Le festin parut aussi agréable que magnifique. On avait servi devant Formosante un ragoût que le Roi son pere aimait beaucoup. La Princesse dit qu'il fallait le porter devant sa Majesté; aussi-tôt l'oiseau se saisit du plat avec une dextérité merveilleuse, & va le présenter au Roi. Jamais on ne fut plus étonné à souper. Bélus lui fit autant de caresses que sa fille. L'oiseau reprit ensuite son vol pour retourner auprès d'elle. Il déployait en volant une si belle queue, ses ailes étendues étalaient tant de brillantes couleurs, l'or de son plumage jettait un éclat si éblouissant, que tous les yeux ne regardaient que lui. Tous les concertans cessèrent leur musique & demeurèrent immobiles. Personne ne mangeait, personne ne parlait, on n'entendait qu'un murmure d'admiration. La Princesse de Babilone le baissa pendant tout le souper, sans songer seulement s'il y avait des Rois dans le monde. Ceux des Indes & d'Egypte sentirent redoubler leur dépit & leur indignation, & chacun d'eux se promit bien de hâter la marche de ses trois cens mille hommes pour se venger.

Pour le Roi des Scythes, il était occupé à entretenir la belle Aldée: son cœur altier méprisant sans

dépit les inattentions de Formosante, avait conçu pour elle plus d'indifférence que de colere. Elle est belle, disait-il, je l'avoue, mais elle me paraît de ces femmes qui ne sont occupées que de leur beauté, & qui pensent que le genre humain doit leur être bien obligé quand elles daignent se laisser voir en public. On n'adore point des idoles dans mon pays. J'aimerais mieux une laidron complaisante & attentive, que cette belle statue. Vous avez, Madame, autant de charmes qu'elle, & vous daignez au moins faire conversation avec les étrangers. Je vous avoue avec la franchise d'un Scyte, que je vous donne la préférence sur votre cousine. Il se trompait pourtant sur le caractère de Formosante: elle n'était pas si dédaigneuse qu'elle le paraissait; mais son compliment fut très-bien reçu de la Princesse Aldée. Leur entretien devint fort intéressant: ils étoient très-contens, & déjà sûrs l'un de l'autre avant qu'on sortît de table.

Après le souper on alla se promener dans les bosquets. Le Roi des Scythes & Aldée ne manquèrent pas de chercher un cabinet solitaire. Aldée qui était la franchise même, parla ainsi à ce Prince.

Je ne hais point ma cousine, quoiqu'elle soit plus belle que moi, & qu'elle soit destinée au trône de Babilone: l'honneur de vous plaire me tient lieu d'attraits. Je préfère la Scythie avec vous à la Couronne de Babilone sans vous. Mais cette Couronne m'appartient de droit, s'il y a des droits dans le monde; car je suis de la branche aînée de Nembrod, & Formosante n'est que de la cadette. Son grand-pere

détrôna le mien & le fit mourir.

Telle est donc la force du sang dans la maison de Babilone ! dit le Scythe. Comment s'appellait votre grand-pere ! Il se nommait Aldée comme moi ; mon pere avait le même nom ; il fut relegué au fond de l'Empire avec ma mere : & Bélus après leur mort ne craignant rien de moi voulut bien m'élever auprès de sa fille. Mais il a décidé que je ne ferais jamais mariée.

Je veux venger votre pere & votre grand-pere, & vous, dit le Roi des Scythes. Je vous réponds que vous ferez mariée ; je vous enlèverai après demain de grand matin ; car il faut dîner demain avec le Roi de Babilone, & je reviendrai soutenir vos droits avec une armée de trois cens mille hommes. Je le veux bien, dit la belle Aldée ; & après s'être donné leur parole d'honneur, ils se séparèrent.

Il y avait longtems que l'incomparable Formosante s'était allée coucher. Elle avait fait placer à côté de son lit un petit oranger dans une caisse d'argent, pour y faire reposer son oiseau. Ses rideaux étaient fermés, mais elle n'avait nulle envie de dormir. Son cœur & son imagination étaient trop éveillés. Le charmant inconnu était devant ses yeux ; elle le voyait tirant une flèche avec l'arc de Nembrod ; elle le contemplait coupant la tête du Lion ; elle récitait son madrigal ; enfin, elle le voyait s'échapper de la foule, monté sur sa licorne ; alors elle éclatait en sanglots ; elle s'écriait avec larmes, je ne le reverrai donc plus, il ne reviendra pas.

Il reviendra, Madame, lui répondit l'oiseau du

haut de son oranger, peut-on vous avoir vue & ne pas vous revoir?

O ciel! ô puissances éternelles! mon oiseau parle le pur Caldéen! En disant ces mots elle tire ses rideaux, lui tend les bras, se met à genoux sur son lit: Etes-vous un Dieu descendu sur la terre? êtes-vous le grand Orosmade caché sous ce beau plumage? Si vous êtes un Dieu, rendez - moi ce beau jeune homme.

Je ne suis qu'une volatile, réplique l'autre; mais je nâquis dans le temps que toutes les bêtes parloient encore, & que les oiseaux, les serpens, les ânesses, les chevaux & les grifons s'entretenaient familièrement avec les hommes. Je n'ai pas voulu parler devant le monde, de peur que vos Dames d'honneur ne me prissent pour un forcier: je ne veux me découvrir qu'à vous.

Formosante interdite, égarée, enivrée de tant de merveilles, agitée de l'empressement de faire cent questions à la fois, lui demanda d'abord quel âge il avait. Vingt-sept mille neuf cens ans & six mois, Madame; je suis de l'âge de la petite révolution du ciel que vos mages appellent la précession des équinoxes, & qui s'accomplit en près de vingt-huit mille de vos années. Il y a des révolutions infiniment plus longues, aussi nous avons des êtres beaucoup plus vieux que moi. Il y a vingt-deux mille ans que j'appris le Caldéen dans un de mes voyages. J'ai toujours conservé beaucoup de goût pour la langue Caldéenne; mais les autres animaux mes confreres ont renoncé à parler dans vos climats.—

Et pourquoi cela, mon divin oiseau? — Hélas; c'est parce que les hommes ont pris enfin l'habitude de nous manger au lieu de converser & de s'instruire avec nous. Les barbares! ne devaient-ils pas être convaincus qu'ayant les mêmes organes qu'eux, les mêmes sentimens, les mêmes besoins, les mêmes desirs, nous avions ce qui s'appelle une ame tout comme eux; que nous étions leurs freres, & qu'il ne fallait cuire & manger que les méchans? Nous sommes tellement vos freres, que le grand être, l'être éternel & formateur, ayant fait un pacte avec les hommes (*), nous comprit expressement dans le traité. Il vous défendit de vous nourrir de notre sang, & à nous de sucer le vôtre.

Les fables de votre ancien Locman, traduites en tant de langues, seront un témoignage éternellement subsistant de l'heureux commerce que vous avez eu autrefois avec nous. Elles commencent toutes par ces mots *du tems que les bêtes parlaient*. Il est vrai qu'il y a beaucoup de femmes parmi vous qui parlent toujours à leurs chiens, mais ils ont résolu de ne point répondre depuis qu'on les a forcés à coups de fouet d'aller à la classe, & d'être les complices du meurtre de nos anciens amis communs, les cerfs, les daims, les lièvres & les perdrix.

Vous avez encore d'anciens poëmes dans lesquels les chevaux parlent, & vos cochers leur adressent la parole tous les jours, mais c'est avec tant de

(*) Voyez le chap. 9. de la Genèse, & les chapitres 3. 12 & 19. de l'Ecclésiaste.

grossièreté, & en prononçant des mots si infâmes, que les chevaux qui vous aimaient tant autrefois vous détestent aujourd'hui.

Le pays où demeure votre charmant inconnu, le plus parfait des hommes, est demeuré le seul où votre espèce sache encore aimer la nôtre & lui parler; & c'est la seule contrée de la terre où les hommes soient justes.

Et où est-il ce pays de mon cher inconnu? quel est le nom de ce héros? comment se nomme son Empire? car je ne croirai pas plus qu'il est un berger, que je ne crois que vous êtes une chauve-fouris.

Son pays, Madame, est celui des Gangarides, peuple vertueux & invincible qui habite la rive orientale du Gange. Le nom de mon ami est Amazan. Il n'est pas Roi; & je ne fais même s'il voudroit s'abaisser à l'être; il aime trop ses compatriotes: il est berger comme eux. Mais n'allez pas vous imaginer que ces bergers ressemblent aux vôtres, qui couverts à peine de lambeaux déchirés gardent des moutons infiniment mieux habillés qu'eux, qui gémissent sous le fardeau de la pauvreté, & qui payent à un exacteur la moitié des gages chétifs qu'ils reçoivent de leurs maîtres. Les bergers Gangarides nés tous égaux, sont les maîtres des troupeaux innombrables qui couvrent leurs prés éternellement fleuris. On ne les tue jamais, c'est un crime horrible vers le Gange de tuer & de manger son semblable. Leur laine plus fine & plus brillante que la plus belle soie, est le plus grand commerce de l'Orient. D'ailleurs la terre

des Gangarides produit tout ce qui peut flatter les desirs de l'homme. Ces gros diamans qu'Amazan a eu l'honneur de vous offrir, sont d'une mine qui lui appartient. Cette Licorne que vous l'avez vû monter, est la monture ordinaire des Gangarides. C'est le plus bel animal, le plus fier, le plus terrible & le plus doux qui orne la terre. Il suffirait de cent Gangarides & de cent Licornes, pour dissiper des armées innombrables. Il y a environ deux siecles qu'un Roi des Indes fut assez fou pour vouloir conquérir cette nation: Il se presenta suivi de dix mille éléphans & d'un million de guerriers. Les Licornes percerent les éléphans comme j'ai vû sur votre table des moviettes enfilés dans des brochettes d'or. Les guerriers tombaient sous le sabre des Gangarides, comme les moissons de riz sont coupées par les mains des peuples de l'Orient. On prit le Roi prisonnier avec plus de six cens mille hommes. On le baigna dans les eaux salutaires du Gange, on le mit au régime du pays, qui consiste à ne se nourrir que de végétaux prodigués par la nature pour nourrir tout ce qui respire. Les hommes alimentés de carnage & abreuvés de liqueurs fortes, ont tous un sang aigri & aduste qui les rend fous en cent manieres différentes. Leur principale démence est la fureur de verser le sang de leurs freres, & de dévaster des plaines fertiles pour régner sur des cimetières. On employa six mois entiers à guérir le Roi des Indes de sa maladie. Quand les médecins eurent enfin jugé qu'il avait le poulx plus tranquille, & l'esprit plus rassis, ils en donnerent le certificat au Conseil

des Gangarides. Ce Conseil ayant pris l'avis des Licornes renvoya humainement le Roi des Indes, sa sotte Cour, & ses imbécilles guerriers dans leur pays. Cette leçon les rendit sages, & depuis ce temps les Indiens respectèrent les Gangarides, comme les ignorans qui voudraient s'instruire, respectent parmi vous les philosophes Caldéens qu'ils ne peuvent égaler. A propos, mon cher oiseau, lui dit la Princesse, y a-t-il une religion chez les Gangarides? — S'il y en a une? Madame, nous nous assemblons pour rendre grace à Dieu les jours de la pleine Lune; les hommes dans un grand Temple de cèdre, les femmes dans un autre de peur des distractions; tous les oiseaux dans un bocage, les quadrupèdes sur une belle pelouse. Nous remercions Dieu de tous les biens qu'il nous a faits. Nous avons surtout des perroquets qui prêchent à merveille.

Telle est la patrie de mon cher Amazan, c'est-là que je demeure; j'ai autant d'amitié pour lui qu'il vous a inspiré d'amour. Si vous m'en croyez, nous partirons ensemble, & vous irez lui rendre sa visite.

Vraiment, mon oiseau, vous faites-là un joli métier, répondit en souriant la Princesse, qui brûlait d'envie de faire le voyage, & qui n'osait le dire. Je fers mon ami, dit l'oiseau, & après le bonheur de vous aimer, le plus grand est celui de servir vos amours.

Formosante ne savait plus où elle en était; elle se croyait transportée hors de la terre. Tout ce qu'elle avait vu dans cette journée, tout ce qu'elle vo-

yait, tout ce qu'elle entendait, & surtout ce qu'elle sentait dans son cœur, la plongeait dans un ravissement qui passait de bien loin celui qu'éprouvent aujourd'hui les fortunés Musulmans, quand dégagés de leurs liens terrestres, ils se voient dans le neuvième ciel entre les bras de leurs Ouris, environnés & pénétrés de la gloire & de la félicité célestes.

§. 4.

Elle passe toute la nuit à parler d'Amazan. Elle ne l'appellait plus que son berger; & c'est depuis ce temps-là que les noms de berger & d'amant sont toujours employés l'un pour l'autre chez quelques nations.

Tantôt elle demandait à l'oiseau si Amazan avait eu d'autres maîtresses. Il répondait que non, & elle était au comble de la joye. Tantôt elle voulait savoir à quoi il passait sa vie; & elle apprenait avec transport qu'il l'employait à faire du bien, à cultiver les arts, à pénétrer les secrets de la nature, à perfectionner son être. Tantôt elle voulait savoir si l'ame de son oiseau était de la même nature que celle de son amant, pourquoi il avait vécu près de vingt-huit mille ans, tandis que son amant n'en avait que dix-huit ou dix-neuf. Elle faisait cent questions pareilles auxquelles l'oiseau répondait avec une discrétion qui irritait sa curiosité. Enfin le sommeil ferma leurs yeux, & livra Formosante à la douce illusion des songes envoyés par les dieux, qui surpassent quelquefois la réalité même, & que toute la philosophie des Caldéens a bien de la peine à expliquer.

Formosante ne s'éveilla que très-tard. Il était petit jour chez elle quand le Roi son pere entra dans sa chambre. L'oiseau reçut sa Majesté avec une politesse respectueuse, alla au devant de lui, battit des ailes, allongea son cou, & se remit sur son oranger. Le Roi s'assit sur le lit de sa fille, que ses rêves avaient encore embellie. Sa grande barbe s'approcha de ce beau visage, & après lui avoir donné deux baisers, il lui parla en ces mots.

Ma chere fille, vous n'avez pu trouver hier un mari comme je l'espérais; il vous en faut un pourtant; le salut de mon Empire l'exige. J'ai consulté l'oracle, qui comme vous savez ne ment jamais, & qui dirige toute ma conduite. Il m'a ordonné de vous faire courir le monde. Il faut que vous voyagiez. — Ah! chez les Gangarides sans doute, dit la Princesse; & en prononçant ces mots qui lui échappaient, elle sentit bien qu'elle disait une sottise. Le Roi qui ne savoit pas un mot de géographie, lui demanda ce qu'elle entendait par des Gangarides? elle trouva aisément une défaite. Le Roi lui apprit qu'il fallait faire un pèlerinage; qu'il avait nommé les personnes de sa suite, le doyen des Conseillers d'Etat, le grand-aumônier, une dame d'honneur, un médecin, un apoticaire & son oiseau avec tous les domestiques convenables.

Formosante qui n'était jamais sortie du palais du Roi son pere, & qui jusqu'à la journée des trois Rois & d'Amazan n'avait mené qu'une vie très-insipide dans l'étiquette du faste & dans l'apparence des plaisirs, fut ravie d'avoir un pèlerinage à faire. Qui

fait, disait-elle tous bas à son cœur, si les Dieux n'inspireront pas à mon cher Gangaride le même desir aller à la même chapelle, & si je n'aurai pas le bonheur de revoir le pèlerin? Elle remercia tendrement son Pere, en lui disant qu'elle avait eu toujours une secrette dévotion pour le Saint chez lequel on l'envoyait.

Bélus donna un excellent dîner à ses hôtes; il n'y avait que des hommes. C'étaient tous gens fort mal assortis; Rois, Princes, Ministres, Pontifes, tous jaloux les uns des autres; tous pesant leurs paroles, tous embarrassés de leurs voisins & d'eux-mêmes. Le repas fut triste, quoiqu'on y bût beaucoup. Les Princesses resterent dans leurs appartemens, occupées chacune de leur départ. Elles mangerent à leur petit couvert. Formosante ensuite alla se promener dans les jardins avec son cher oiseau, qui pour l'amuser vola d'arbre en arbre en étalant sa superbe queue & son divin plumage.

Le Roi d'Egypte qui était chaud de vin, pour ne pas dire yvre, demanda un arc & des flèches à un de ses pages. Ce Prince était à la vérité l'archer le plus mal adroit de son Royaume, Quand il tirait au blanc, la place où l'on était le plus en sûreté était le but où il visait. Mais le bel oiseau en volant aussi rapidement que la flèche, se présenta lui-même au coup & tomba tout sanglant entre les bras de Formosante. L'Egyptien en riant d'un sot rire se retira dans son quartier. La Princesse perça le ciel de ses cris, fondit en larmes, se meurtrit les joues & la poitrine. L'oiseau mourant lui dit tout bas, brûlez-moi, & ne

manquez pas de porter mes cendres vers l'Arabie heureuse, à l'orient de l'ancienne ville d'Aden ou d'Eden, & de les exposer au soleil sur un petit bucher de gérosfle & de canelle. Après avoir proféré ces paroles, il expira. Formosante resta longtems évanouïe, & ne revit le jour que pour éclater en sanglots. Son Pere partageant sa douleur, & faisant des imprécations contre le Roi d'Egypte, ne douta pas que cette aventure n'annonçât un avenir sinistre. Il alla vîte consulter l'Oracle de sa chapelle. L'Oracle répondit, *mélange de tout; mort vivant, infidélité & constance, perte & gain, calamités & bonheur*. Ni lui, ni son Conseil n'y purent rien comprendre; mais enfin, il était satisfait d'avoir rempli ses devoirs de dévotion.

Sa fille éplorée pendant qu'il consultait l'Oracle, fit rendre à l'oiseau les honneurs funebres qu'il avait ordonnés, & résolut de le porter en Arabie au péril de ses jours. Il fut brûlé dans du lin incombustible avec l'oranger sur lequel il avait couché: elle en recueillit la cendre dans un petit vase d'or, tour entouré d'escarboucles & des diamans qu'on ôta de la gueule du lion. Que ne put-elle, au lieu d'accomplir ce devoir funeste, brûler tout en vie le détestable Roi d'Egypte! c'était-là tout son desir. Elle fit tuer dans son dépit les deux crocodiles, ses deux hippopotames, ses deux zebres, ses deux rots, & fit jeter ses deux momies dans l'Euphrate; si elle avait tenu son bœuf Apis, elle ne l'aurait pas épargné.

Le Roi d'Egypte outré de cet affront partit sur le champ pour faire avancer ses trois cens mille hommes

Le Roi des Indes voyant partir son allié s'en retourna le jour même, dans le ferme dessein de joindre ses trois cens mille Indiens à l'armée Egyptienne. Le Roi de Scythie délogea dans la nuit avec la Princesse Aldée, bien résolu de venir combattre pour elle à la tête de trois cens mille Scythes, & de lui rendre l'héritage de Babilone qui lui était dû, puisqu'elle descendait de la branche aînée.

De son côté la belle Formosante se mit en route à trois heures du matin avec sa caravane de pèlerins, se flattant bien qu'elle pourrait aller en Arabie exécuter les dernières volontés de son oiseau, & que la justice des Dieux immortels lui rendrait son cher Amazan, sans qu'elle ne pouvait plus vivre.

Ainsi à son réveil le Roi de Babilone ne trouva plus personne. Comme les grandes fêtes se terminent ! disait-il, & comme elles laissent un vuide étonnant dans l'ame quand le fracas est passé ! mais il fut transporté d'une colère vraiment royale, lorsqu'il apprit qu'on avait enlevé la Princesse Aldée. Il donna ordre qu'on éveillât tous ses ministres, & qu'on assemblât le Conseil. En attendant qu'ils vinssent, il ne manqua pas de consulter son Oracle, mais il ne put jamais en tirer que ces paroles, si célèbres depuis dans tout l'univers, *quand on ne marie pas les filles, elles se marient elles-mêmes.*

Aussi-tôt l'ordre fut donné de faire marcher trois cens mille hommes contre le Roi des Scythes. Voilà donc la guerre la plus terrible allumée de tous les côtés, & elle fut produire par les plaisirs de la plus belle fête qu'on ait jamais donnée sur la terre. L'Asie

allait être désolée par quatre armées de trois cens mille combattans chacune. On sent bien que la guerre de Troye qui étonna le monde quelques siècles après n'était qu'un jeu d'enfans en comparaison ; mais aussi on doit considérer que dans la querelle des Troyens il ne s'agissait que d'une vieille femme fort libertine qui s'était fait enlever deux fois ; au lieu qu'ici il s'agissait de deux filles & d'un oiseau.

Le Roi des Indes allait attendre son armée sur le grand & magnifique chemin qui conduisait alors en droiture de Babilone à Cachemire. Le Roi des Scythes courait avec Aldée par la belle route qui menait au mont Immaüs. Tous ces chemins ont disparu dans la suite par le mauvais gouvernement. Le Roi d'Egypte avoit marché à l'Occident, & côtoyait la petite mer Méditerranée, que les ignorans Hébreux ont depuis nommé la grande mer.

A l'égard de la belle Formosante, elle suivait le chemin de Bassora planté de hauts palmier qui fournissaient un ombrage éternel, & des fruits dans toutes les saisons. Le Temple où elle allait en pèlerinage était dans Bassora même. Le Saint à qui ce Temple avoit été dédié, était à-peu-près dans le goût de celui qu'on adora depuis à Lampsaque. Non seulement il procurait des maris aux filles, mais il tenait lieu souvent de mari. C'était le Saint le plus fêté de toute l'Asie.

Formosante ne se fouciait point du tout du Saint de Bassora ; elle n'invokait que son cher berger Gangaride, son bel Amazan. Elle comptait s'embarquer à Bassora, & entre dans l'Arabie heureuse pour faire ce que l'oiseau mort avoit ordonné.

A la troisieme couchée, à peine était-elle entrée dans une hôtellerie où ses fourriers avaient tout préparé pour elle, qu'elle apprit que le Roi d'Egypte y entrait aussi. Instruit de la marche de la Princesse par ses espions, il avait sur le champ changé de route suivi d'une nombreuse escorte. Il arrive, il fait placer des sentinelles à toutes les portes, il monte dans la chambre de la belle Formosante, & lui dit : Mademoiselle, c'est vous précisément que je cherchais; vous avez fait très-peu de cas de moi lorsque j'étais à Babilone; il est juste de punir les dédaigneuses & les capricieuses: vous aurez s'il vous plaît la bonté de souper avec moi ce soir; vous n'aurez point d'autre lit que le mien, & je me conduirai avec vous selon que j'en ferai content.

Formosante vit bien qu'elle n'était pas la plus forte; elle savait que le bon esprit consiste à se conformer à sa situation; elle prit le parti de se délivrer du Roi d'Egypte par une innocente adresse; elle le regarda du coin de l'œil, ce qui plusieurs siècles après s'est appelé lorgner; & voici comme elle lui parla, avec une modestie, une grace, une douceur, un embarras, & une foule de charmes qui auraient rendu fou le plus sage des hommes, & aveuglé le plus clairvoyant.

Je vous avoue, Monsieur, que je baissai toujours les yeux devant vous, quand vous fites l'honneur au Roi mon pere de venir chez lui. Je craignais mon cœur, je craignais ma simplicité trop naïve: je tremblais que mon pere & vos rivaux ne s'aperçussent de la préférence que vous méritez si bien. Je puis

à présent me livrer à mes sentimens. Je jure par le bœuf Apis, qui est après vous tout ce que je respecte le plus au monde, que vos propositions m'ont enchantée. J'ai déjà soupé avec vous chez le Roi mon père; j'y soupèrai bien encore ici sans qu'il soit de la partie; tout ce que je vous demande, c'est que votre grand-aumônier boive avec nous; il m'a paru à Babilone un très-bon convive; j'ai d'excellent vin de Chiras, je veux vous en faire goûter à tous deux. A l'égard de votre seconde proposition, elle est très-engageante, mais il ne convient pas à une fille bien née d'en parler; qu'il vous suffise de savoir que je vous regarde comme le plus grand des Rois & le plus aimable des hommes.

Ce discours fit tourner la tête au Roi d'Egypte; il voulut bien que l'aumônier fût en tiers. J'ai encore une grâce à vous demander, lui dit la Princeesse, c'est de permettre que mon apoticaire vienne me parler; les filles ont toujours de certaines petites incommodités qui demandent de certains soins, comme vapeurs de tête, battemens de cœur, coliques, étouffemens, auxquels il faut mettre un certain ordre dans de certaines circonstances; en un mot, j'ai un besoin pressant de mon apoticaire, & j'espère que vous ne me refuserez pas cette légère marque d'amour.

Mademoiselle, lui répondit le Roi d'Egypte, quoiqu'un apoticaire ait des vues précisément opposées aux miennes, & que les objets de son art soient le contraire de ceux du mien, je fais trop bien vivre pour vous refuser une demande si juste; je vais ordonner qu'il vienne vous parler en attendant le sou-

per; je conçois que vous devez être un peu fatiguée du voyage; vous devez aussi avoir besoin d'une femme de chambre, vous pourrez faire venir celle qui vous agréera davantage; j'attendrai ensuite vos ordres & votre commodité. Il se retira; l'apothicaire & la femme de chambre nommée Irla arrivèrent. La Princesse avait en elle une entière confiance; elle lui ordonna de faire apporter six bouteilles de vin de Chiras pour le souper, & d'en faire boire de pareil à tous les sentinelles qui tenaient ses officiers aux arrêts, puis elle recommanda à l'apothicaire de faire mettre dans toutes les bouteilles certaines drogues de sa pharmacie qui faisaient dormir les gens vingt-quatre heures, & dont il était toujours pourvu. Elle fut ponctuellement obéie. Le Roi revint avec le grand-aumônier au bout d'une demi-heure: le souper fut très-gai; le Roi & le prêtre vuidèrent les six bouteilles, & avouèrent qu'il n'y avait pas de si bon vin en Egypte; la femme de chambre eut soin d'en faire boire aux domestiques qui avaient servi. Pour la Princesse, elle eut grande attention de n'en point boire, disant que son médecin l'avait mise au régime. Tout fut bien-tôt endormi.

L'aumônier du Roi d'Egypte avait la plus belle barbe que pût porter un homme de sa sorte. Formosante la coupa très-adroitement; puis l'ayant fait coudre à un petit ruban, elle l'attacha à son menton. Elle s'affubla de la robe du prêtre, & de toutes les marques de sa dignité, habilla sa femme de chambre en sacristain de la Déesse Isis; enfin s'étant munie de son urne & de ses pierreries, elle sortit de l'hô-

tellerie à travers les sentinelles qui dormaient comme leur maître. La suivante avait eu soin de faire tenir à la porte deux chevaux prêts. La Princesse ne pouvait mener avec elle aucun des officiers de sa suite : ils auroient été arrêtés par les grandes gardes.

Formosante & Irla passèrent à travers des hayes de soldats, qui prenant la Princesse pour le grand-prêtre l'appelaient mon Révérendissime Pere en Dieu, & lui demandaient sa bénédiction. Les deux fugitives arrivent en vingt-quatre heures à Bassora avant que le Roi fût éveillé. Elles quitterent alors leur déguisement ; qui eût pu donner des soupçons. Elles fréterent au plus vite un vaisseau, qui les porta par le détroit d'Ormus au beau rivage d'Eden dans l'Arabie heureuse. C'est cet Eden, dont les jardins furent si renommés qu'on en fit depuis la demeure des justes ; ils furent le modele des Champs Elisées, des Jardins des Hespérides, & de ceux des Isles Fortunées ; car dans ces climats chauds les hommes n'imaginèrent point de plus grande béatitude que les ombrages & les murmures des eaux. Vivre éternellement dans les Cieux avec l'Etre suprême, ou aller se promener dans le jardin, dans le Paradis, fut la même chose pour les hommes qui parlent toujours sans s'entendre, & qui n'ont pu gueres avoir encore d'idées nettes ni d'expressions justes.

Dès que la Princesse se vit dans cette terre, son premier soin fut de rendre à son cher oiseau les honneurs funebres qu'il avait exigés d'elle.

Ses belles mains dressèrent un petit bucher de gérosse & de canelle. Quelle fut sa surprise lors qu'ayant répandu les cendres de l'oiseau sur ce bucher elle le vit s'enflammer de lui-même. Tout fut bientôt consumé. Il ne parut à la place des cendres qu'un gros œuf, dont elle vit sortir son oiseau plus brillant qu'il ne l'avait jamais été. Ce fut le plus beau des momens que la Princesse eût éprouvés dans toute sa vie; il n'y en avait qu'un qui pût lui être plus cher; elle le désirait, mais elle ne l'espérait pas.

Je vois bien, dit elle à l'oiseau, que vous êtes le Phénix dont on m'avait tant parlé. Je suis prête à mourir d'étonnement & de joye. Je ne croyais point à la résurrection, mais mon bonheur m'en a convaincue. La résurrection, Madame, lui dit le Phénix, est la chose du monde la plus simple. Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une. Tout est résurrection dans ce monde; les chenilles ressuscitent en papillons, un noyau mis en terre ressuscite en arbre. Tous les animaux ensevelis dans la terre ressuscitent en herbes, en plantes, & nourrissent d'autres animaux dont ils font bientôt une partie de la substance: toutes les particules qui composaient les corps sont changées en différens êtres. Il est vrai que je suis le seul à qui le puissant Oromède ait fait la grace de ressus citer dans sa propre nature.

Formosante qui depuis le jour qu'elle vit Amazon & le Phénix pour la première fois, avait passé toutes ses heures à s'étonner, lui dit: Je conçois bien

que le grand Etre ait pu former de vos cendres un Phénix à-peu-près semblable à vous; mais que vous soyez précisément la même personne, que vous ayez la même ame, j'avoue que je ne le comprends pas bien clairement. Qu'est devenue votre ame pendant que je vous portais dans ma poche après votre mort?

Eh mon Dieu, Madame, n'est-il pas aussi facile au grand Orosmade de continuer son action sur une petite étincelle de moi-même que de commencer cette action? Il m'avait accordé auparavant le sentiment, la mémoire & la pensée; il me les accorde encore: qu'il ait attaché cette faveur à un atôme de feu élémentaire caché dans moi, ou à l'assemblage de mes organes, cela ne fait rien au fond: les Phénix & les hommes ignoreront toujours comment la chose se passe; mais la plus grande grace que l'Etre Suprême m'ait accordée est de me faire renaître pour vous. Que ne puis-je passer les vingt-huit mille ans que j'ai encore à vivre jusqu'à ma prochaine résurrection entre vous & mon cher Amazan!

Mon Phénix, lui repartit la Princesse, songez que les premières paroles que vous me dites à Babilone, & que je n'oublierai jamais, me flaterent de l'espérance de revoir ce cher berger que j'idolâtre; il faut absolument que nous allions ensemble chez les Gangarides, & que je le ramene à Babilone. C'est bien mon dessein, dit le Phénix; il n'y a pas un moment à perdre. Il faut aller trouver Amazan par le plus court chemin, c'est-à-dire par les airs. Il y a dans l'Arabie heureuse deux grifons mes amis

intimes, qui ne demeurent qu'à cent cinquante mil, les d'ici : je vais leur écrire par la poste aux pigeons : ils viendront avant la nuit. Nous aurons tout le temps de vous faire travailler un petit canapé commode avec des tiroirs où l'on mettra vos provisions de bouche. Vous serez très à votre aise dans cette voiture avec votre demoiselle. Les deux grifons sont les plus vigoureux de leur espece ; chacun d'eux tiendra un des bras du canapé entre ses griffes. Mais encore une fois, les momens sont chers. Il alla sur le champ avec Formosante commander le canapé à un tapissier de sa connaissance. Il fut achevé en quatre heures. On mit dans les tiroirs des petits pains à la Reine, des biscuits meilleurs que ceux de Babilone, des poncires, des ananas, des cocos, des pistaches & du vin d'Eden qui l'emporte sur le vin de Chiras autant que celui de Chiras est au-dessus de celui de Surenne.

Le canapé était aussi léger que commode & solide. Les deux grifons arriverent dans Eden à point nommé. Formosante & Irla se placerent dans la voiture. Les deux grifons l'enleverent comme une plume. Le Phénix tantôt volait auprès, tantôt se perchait sur le dossier. Les deux grifons cinglerent vers le Gange avec la rapidité d'une fleche qui fend les airs. On ne se reposait que la nuit pendant quelques momens pour manger, & pour faire boire un coup aux deux voituriers.

On arriva enfin chez les Gangarides. Le cœur de la Princesse palpitait d'espérance, d'amour & de joye. Le Phénix fit arrêter la voiture devant la

maison d'Amazan; il demande à lui parler; mais il y avait trois heures qu'il en était parti, sans qu'on fût où il était allé.

Il n'y a point de termes dans la langue même des Gangarides qui puisse exprimer le désespoir dont Formosante fut accablée. Hélas! voilà ce que j'avais crain, dit le Phénix; les trois heures que vous avez passées dans votre hôtellerie sur le chemin de Bassora avec ce malheureux Roi d'Egypte, vous ont enlevé peut-être pour jamais le bonheur de votre vie; j'ai bien peur que nous n'ayons perdu Amazan sans retour.

Alors il demanda aux domestiques si on pouvait saluer Madame sa mere? ils répondirent que son mari était mort l'avant-veille & qu'elle ne voyait personne. Le Phénix qui avait du crédit dans la maison ne laissa pas de faire entrer la Princesse de Babilone dans un salon dont les murs étaient revêtus de bois d'oranger à filets d'ivoire, les sous-bergers & les sous-bergeres en longues robes blanches ceintes de garnitures aurore, lui servirent dans cent corbeilles de simple porcelaine cent mets délicieux, parmi lesquels on ne voyait aucun cadavre déguisé; c'était du riz, du fago, de la semoule, du vermicelle, des macaroni, des omelettes, des œufs au lait, des fromages à la crème, des pâtisseries de toute espece, des légumes, des fruits d'un parfum & d'un goût dont on n'a point d'idée dans les autres climats: c'était une profusion de liqueurs rafraîchissantes supérieurs aux meilleurs vins.

Pendant que la Princesse mangeait couch e sur

un lit de roses , quatre pavons , ou paons , ou pans , heureusement muets , l'éventaient de leurs brillantes aîles ; deux cens oiseaux , cent bergers & cent bergeres lui donnerent un concert à deux chœurs ; les rossignols , les serins , les fauvettes , les pinsons chantaient le dessus avec les bergeres ; les bergers faisoient la haute-contre & la basse ; c'était en tout la belle & simple nature. La Princesse avoua que s'il y avait plus de magnificence à Babilone , la nature était mille fois plus agréable chez les Gangarides : mais pendant qu'on lui donnait cette musique si consolante & si voluptueuse , elle versait des larmes , elle disait à la jeune Irla sa compagne : Ces bergers & ces bergeres , ces rossignols & ces serins font l'amour , & moi je suis privée du héros Gangaride , digne objet de mes très-tendres & très-impatiens desirs.

Pendant qu'elle faisait ainsi collation , qu'elle admirait & qu'elle pleurait , le Phénix disait à la mere d'Amazan : Madame , vous ne pouvez vous dispenser de voir la Princesse de Babilone ; vous savez.... Je fais tout , dit-elle , jusqu'à son aventure dans l'hôtellerie sur le chemin de Bassora ; un merle m'a tout conté ce matin ; & ce cruel merle est cause que mon fils au désespoir est devenu fou & a quitté la maison paternelle. Vous ne savez donc pas , reprit le Phénix , que la Princesse m'a ressuscité ? Non , mon cher enfant , je savais par le merle que vous étiez mort , & j'en étais inconsolable. J'étais si affligée de cette perte , de la mort de mon mari , & du départ précipité de mon fils , que j'avais fait défendre

ma porte. Mais puisque la Princesse de Babilone me fait l'honneur de me venir voir, faites-la entrer au plus vite; j'ai des choses de la dernière conséquence à lui dire, & je veux que vous y soyez présent. Elle alla aussi-tôt dans un autre salon au-devant de la Princesse. Elle ne marchait pas facilement; c'était une dame d'environ trois cens années; mais elle avait encore de beaux restes: & on voyait bien que vers les deux cens trente à quarante ans elle avait été charmante. Elle reçut Formosante avec une noblesse respectueuse mêlée d'un air d'intérêt & de douleur qui fit sur la Princesse une vive impression.

Formosante lui fit d'abord ses tristes complimens sur la mort de son mari. Hélas! dit la veuve, vous devez vous intéresser à sa perte plus que vous ne pensez. J'en suis touchée sans-doute, dit Formosante, il était le pere de à ces mots elle pleura. Je n'étais venue que pour lui & à travers bien des dangers. J'ai quitté pour lui mon pere & la plus brillante cour de l'univers; j'ai été enlevée par un Roi d'Egypte que je déteste. Echapée à ce ravisseur j'ai traversé les airs pour venir voir ce que j'aime; j'arrive, & il me fuit! les pleurs & les sanglots l'empêcherent d'en dire d'avantage.

La mere lui dit alors: Madame, lorsque le Roi d'Egypte vous ravissait, lorsque vous soupiez avec lui dans un cabaret sur le chemin de Bassora, lorsque vos belles mains lui versaient du vin de Chiras, vous souvenez-vous d'avoir vu un merle qui voltigeait dans la Chambre? Vraiment oui, vous m'en

rapellez la mémoire, je n'y avais pas fait d'attention; mais en recueillant mes idées, je me souviens très-bien qu'au moment que le Roi d'Egypte se leva de table pour me donner un baiser, le merle s'envola par la fenêtre en jettant un grand cri, & ne reparut plus.

Hélas, Madame, reprit la mere d'Amazan, voilà ce qui fait précisément le sujet de nos malheurs : mon fils avait envoyé ce merle s'informer de l'état de votre santé & de tout ce qui se passait à Babilone; il comptait revenir bientôt se mettre à vos pieds & vous consacrer sa vie. Vous ne savez pas à quel excès il vous adore. Tous les Gangarides sont amoureux & fideles; mais mon fils est le plus passionné & le plus constant de tous. Le merle vous rencontra dans un cabaret; vous buviez très-gayement avec le Roi d'Egypte & un vilain prêtre; il vous vit enfin donner un tendre baiser à ce Monarque qui avait tué le Phénix, & pour qui mon fils conserve une horreur invincible. Le merle à cette vue fut saisi d'une juste indignation; il s'envola en maudissant vos funestes amours; il est revenu aujourd'hui, il a tout conté; mais dans quels momens juste ciel! dans le temps où mon fils pleurait avec moi la mort de son pere, & celle du Phénix; dans le tems qu'il apprenait de moi qu'il est votre cousin issu de germain!

O ciel! mon cousin! Madame est-il possible? par quelle aventure? comment? quoi! je serais heureuse à ce point! & je serais en même temps assez infortunée pour l'avoir offensé!

Mon fils est votre cousin, vous dis-je, reprit la

mere, & je vais bientôt vous en donner la preuve; mais en devenant ma parente vous m'arrachez mon fils; il ne pourra survivre à la douleur que lui a causée votre baiser donné au Roi d'Egypte.

Ah! ma tante, s'écria la belle Formosante, je jure par lui & par le puissant Orosmade, que ce baiser funeste loïn d'être criminel était la plus forte preuve d'amour que je pusse donner à votre fils. Je déso-béissais à mon pere pour lui. J'allais pour lui de l'Euphrate au Gange. Tombée entre les mains de l'indigne Pharaon d'Egypte, je ne pouvais lui échapper qu'en le trompant. J'en atteste les cendres & l'ame du Phénix qui étaient alors dans ma poche; il peut me rendre justice. Mais comment vôtre fils né sur les bords du Gange peut-il être mon cousin? moi dont la famille regne sur les bords de l'Euphrate depuis tant de siècles?

Vous savez, lui dit la vénérable Gangaride, que vôtre grand oncle Aldée était Roi de Babilone, & qu'il fut détrôné par le pere de Bélus? — Oui, Madame. — Vous savez que son fils Aldée avait eu de son mariage la Princesse Aldée élevée dans vôtre Cour. C'est ce Prince qui étant persécuté par vôtre pere vingt se réfugier dans nôtre heureuse contrée sous un autre nom; c'est lui qui m'épousa; j'en ai eu le jeune Prince Aldée-Amazan, le plus beau, le plus vertueux des mortels, & aujourd'hui le plus fou. Il alla aux fêtes de Babilone sur la réputation de vôtre beauté: depuis ce temps-là il vous idolâtre, & peut-être je ne reverrai jamais mon cher fils.

Alors elle fit déployer devant la Princesse tous les

tîtres de la maison des Aldées; à peine Formosante daigna les regarder. Ah! Madame, s'écria-t-elle, examine-t-on ce qu'on desire? mon cœur vous en croit assez. Mais où est Aldée-Amazan? où est mon parent, mon amour, mon Roi? où est ma vie? quel chemin a-t-il pris? J'irais le chercher dans tous les globes que l'Eternel a formés, & dont il est le plus bel ornement. J'irais dans l'étoile Canope, dans Shcath, dans Aldebaran; j'irais le convaincre de mon amour & de mon innocence.

Le Phénix justifia la Princesse du crime que lui imputait le merle d'avoir donné par amour un baiser au Roi d'Egypte; mais il fallait détromper Amazan & le ramener. Il envoya des oiseaux sur tous les chemins, il met en campagne les Licornes; on lui rapporter enfin qu'Amazan a pris la route de la Chine. Eh bien, allons à la Chine, s'écria la Princesse, le voyage n'est pas long, j'espère bien vous ramener votre fils dans quinze jours au plus tard. A ces mots que de larmes de tendresse versèrent la mere Gangaride & la Princesse de Babilone! que d'embrassemens! que d'effusion de cœur!

Le Phénix commanda sur le champ un carosse à six licornes. La mere fournit deux cens cavaliers, & fit présent à la Princesse sa nièce de quelques milliers des plus beaux diamans du pays. Le Phénix affligé du mal que l'indiscrétion du merle avait causée, fit ordonner à tous les merles de vider le pays; & c'est depuis ce tems qu'il ne s'en trouve plus sur les bords du Gange.

§. 5.

Les licornes en moins de huit jours amenèrent Formosante, Irla & le Phénix à Cambalu, capitale de la Chine. C'était une ville plus grande que Babilone & d'une espece de magnificence toute différente. Ces nouveaux objets, ces mœurs nouvelles auraient amusé Formosante, si elle avait pu être occupée d'autre chose que d'Amazan.

Dès que l'Empereur de la Chine eut appris que la Princesse de Babilone était à une porte de la ville, il lui dépêcha quatre mille Mandarins en robes de cérémonie; tous se prosternerent devant elle, & lui présentèrent chacun un compliment écrit en lettres d'or sur une feuille de soye pourpre. Formosante leur dit que si elle avait quatre mille langues, elle ne manquerait pas de répondre sur le champ à chaque Mandarin, mais que n'en ayant qu'une elle les pria de trouver bon qu'elle s'en servît pour les remercier, tous en général. Ils la conduisirent respectueusement chez l'Empereur.

C'était le Monarque de la terre le plus juste, le plus poli & le plus sage. Ce fut lui qui le premier laboura un petit champ de ses mains Impériales, pour rendre l'agriculture respectable à son peuple. Il établit le premier des prix pour la vertu. Les loix, partout ailleurs, étaient honteusement bornées à punir les crimes. Cet Empereur venait de chasser de ses Etats une troupe de Bonzes étrangers qui étaient venus du fond de l'Occident, dans l'espoir insensé de forcer toute la Chine à penser comme eux, & qui sous prétexte d'annoncer des vérités avaient acquis

déjà des richesses & des honneurs. Il leur avait dit en les chassant ces propres paroles, enregistrées dans les annales de l'Empire.

„ Vous pourriez faire ici autant de mal que vous
„ en avez fait ailleurs : vous êtes venus prêcher des
„ dogmes d'intolérance chez la nation la plus tolé-
„ rante de la terre. Je vous renvoie pour n'être
„ jamais forcé de vous punir. Vous ferez recon-
„ duits honorablement sur mes frontieres ; on vous
„ fournira tout pour retourner aux bornes de l'hé-
„ misphere dont vous êtes partis. Allez en paix si
„ vous pouvez être en paix , & ne revenez plus.

La Princesse de Babilone apprit avec joye ce jugement & ce discours ; elle en était plus sûre d'être bien reçue à la Cour, puisqu'elle était très-éloignée d'avoir des dogmes intolérans. L'Empereur de la Chine en dînant avec elle tête à tête, eut la politesse de bannir l'embarras de toute étiquette gênante ; elle lui présenta le Phénix, qui fut très-caressé de l'Empereur, & qui se percha sur son fauteuil. Formosante sur la fin du repas lui confia ingénument le sujet de son voyage, & le pria de faire chercher dans Cambalu le bel Amazan, dont elle lui conta l'avanture, sans lui rien cacher de la fatale passion dont son cœur était enflammé pour ce jeune héros. A qui en parlez-vous ? lui dit l'Empereur de la Chine, il m'a fait le plaisir de venir dans ma Cour ; il m'a enchanté, cet aimable Amazan ; il est vrai qu'il est profondément affligé ; mais ses graces n'en sont que plus touchantes ; aucun de mes favoris n'a plus d'esprit que lui ; nul Mandarin de robe n'a de plus vastes connoissan-

ces; nul Mandarin d'épée n'a l'air plus martial & plus héroïque; son extrême jeunesse donne un nouveau prix à tous ses talens: si j'étais assez malheureux, assez abandonné du Tien & du Changti pour vouloir être conquérant, je prierais Amazan de se mettre à la tête de mes armées, & je serais sûr de triompher de l'Univers entier. C'est bien dommage que son chagrin lui dérange quelquefois l'esprit.

Ah! Monsieur, lui dit Formosante avec un airen-flammé, & un ton de douleur, de saisissement & de reproche, pourquoi ne m'avez-vous pas fait dîner avec lui? Vous me faites mourir, envoyez-le prier tout-à-l'heure. Madame, il est parti ce matin, & il n'a point dit dans quelle contrée il portait ses pas. Formosante se tourna vers le Phénix: Eh bien, dit-elle, Phénix, avez-vous jamais vu une fille plus malheureuse que moi? mais, Monsieur, continua-t-elle, comment, pourquoi a-t-il pu quitter si brusquement une Cour aussi polie que la vôtre, dans laquelle il me semble qu'on voudrait passer sa vie?

Voici, Madame, ce qui est arrivé. Une Princesse du Sang, des plus aimables, s'est éprise de passion pour lui, & lui a donné un rendez-vous chez elle à midi; il est parti au point du jour, & il a laissé ce billet qui a coûté bien des larmes à ma parente.

„ Belle Princesse du Sang de la Chine, vous mé-
„ ritez un cœur qui n'ait jamais été qu'à vous;
„ j'ai juré aux dieux immortels de n'aimer jamais
„ que Formosante Princesse de Babilone, & de lui
„ apprendre comment on peut dompter ses desirs
„ dans ses voyages; elle a eu le malheur de suc-

„ comber avec un indigne Roi d’Egypte : je suis le
„ plus malheureux des hommes ; j’ai perdu mon Pe-
„ re & le Phénix , & l’espérance d’être aimé de For-
„ mosante ; j’ai quitté ma Mere affligée , ma patrie ,
„ ne pouvant vivre un moment dans les lieux où j’ai
„ appris que Formosante en aimait un autre que
„ moi ; j’ai juré de parcourir la terre & d’être fide-
„ le. Vous me mépriseriez , & les Dieux me pu-
„ niraient si je violais mon serment : prenez un
„ amant , Madame , & foyez aussi fidele que moi.
Ah ! laissez moi cette étonnante Lettre , dit la bel-
le Formosante , elle fera ma consolation ; je suis heu-
reuse dans mon infortune. Amazan m’aime ; Ama-
zan renonce pour moi à la possession des Princesses
de la Chine ; il n’y a que lui sur la terre capable de
remporter une telle victoire ; il me donne un grand
exemple ; le Phénix fait que je n’en avais pas besoin ;
il est bien cruel d’être privée de son amant pour le
plus innocent des baisers donné par pure fidélité :
mais enfin , où est-il allé ? quel chemin a-t-il pris ?
daignez me l’enseigner , & je pars.

L’Empereur de la Chine lui répondit qu’il croyait
sur les rapports qu’on lui avait faits que son amant avait
suivi une route qui menait en Scythie. Aussi-tôt les
Licornes furent attelées , & la Princesse après les plus
tendres complimens prit congé de l’Empereur avec le
Phénix , sa femme de chambre Irla & toute sa suite.

Dès qu’elle fut en Scythie , elle vit plus que jamais
combien les hommes & les gouvernemens different &
différeront toujours jusqu’au temps où quelque peuple
plus éclairé que les autres communiquera la lumière

de proche en proche après mille siècles de ténèbres, & qu'il se trouvera dans ces climats barbares des âmes héroïques qui auront la force & la persévérance de changer les brutes en hommes. Point de villes en Scythie, par conséquent point d'arts agréables; on ne voyait que de vastes prairies & des nations entières sous des tentes & sur des chars. Cet aspect imprimait la terreur. Formosante demanda dans quelle tente ou dans quelle charette logeait le Roi? on lui dit que depuis huit jours il s'était mis en marche à la tête de trois cens mille hommes de cavalerie pour aller à la rencontre du Roi de Babilone dont il avait enlevé la nièce, la belle Princesse Aldée. Il a enlevé ma cousine! s'écria Formosante; je ne m'attendais pas à cette nouvelle aventure: quoi! ma cousine qui était trop heureuse de me faire la cour est devenue Reine, & je ne suis pas encor mariée! Elle se fit conduire incontinent aux tentes de la Reine.

Leur réunion inespérée dans ces climats lointains; les choses singulières qu'elles avaient mutuellement à s'apprendre, mirent dans leur entrevue un charme qui leur fit oublier qu'elles ne s'étaient jamais aimées; elles se revirent avec transport; une douce illusion se mit à la place de la vraie tendresse; elles s'embrassèrent en pleurant; & il y eut même entre elles de la cordialité & de la franchise, attendu que l'entrevue ne se faisait pas dans un palais.

Aldée reconnut le Phénix & la confidente Irla; elle donna des fourures de zibeline à sa cousine, qui lui donna des diamans. On parla de la guerre que les deux Rois entreprenaient; on déplora la condition

des hommes que des Monarques envoient par fantaisie s'égorger pour des différends que deux honnêtes gens pourraient concilier en une heure; mais sur-tout on s'entretint du bel étranger vainqueur des Lions, donneur des plus gros diamans de l'univers, faiseur de madrigaux, possesseur du Phénix, devenu le plus malheureux des hommes sur le rapport d'un merle. C'est mon cher Frere, disait Aldée; c'est mon amant, s'écriait Formosante; vous l'avez vu sans doute, il est peut-être encore ici; car, ma cousine, il fait qu'il est vôtre Frere; il ne vous aura pas quittée brusquement, comme il a quitté le Roi de la Chine.

Si je l'ai vu; grands dieux! reprit Aldée, il a passé quatre jours entiers avec moi. Ah! ma cousine, que mon Frere est à plaindre! un faux rapport l'a rendu absolument fou; il court le monde sans savoir où il va. Figurez-vous qu'il a poussé la démence jusqu'à refuser les faveurs de la plus belle Scythe de toute la Scythie. Il partit hier après lui avoir écrit une Lettre dont elle a été désespérée. Pour lui il est allé chez les Cimmériens. Dieu soit loué, s'écria Formosante; encore un refus en ma faveur! mon bonheur a passé mon espoir, comme mon malheur a surpassé toutes mes craintes. Faites-moi donner cette lettre charmante, que je parte, que je le suive, les mains pleines de ses sacrifices. Adieu, ma cousine; Amazan est chez les Cimmériens, j'y vole.

Aldée trouva que la Princesse sa cousine était encore plus folle que son Frere Amazan. Mais comme elle avait senti elle-même les atteintes de cette épidémie, comme elle avait quitté les délices & la magni-

ficence de Babilone pour le Roi des Scythes, comme les femmes s'intéressent toujours aux folies dont l'amour est cause, elle s'attendrit véritablement pour Formosante, lui souhaita un heureux voyage, & lui promit de servir sa passion, si jamais elle était assez heureuse pour revoir son Frere.

§. 6.

Bientôt la Princesse de Babilone & le Phénix arrivèrent dans l'Empire des Cimmériens, bien moins peuplé à la vérité que la Chine, mais deux fois plus étendu, autrefois semblable à la Scythie, & devenu depuis quelque tems aussi florissant que les Royaumes qui se vantaient d'instruire les autres Etats.

Après quelques jours de marche on entra dans une très-grande Ville, que l'Impératrice régnante faisait embellir; mais elle n'y était pas, elle voyageait alors des frontieres de l'Europe à celles de l'Asie pour connaître ses Etats par ses yeux, pour juger des maux & porter les remedes, pour accroître les avantages, pour semer l'instruction.

Un des principaux officiers de cette ancienne capitale, instruit de l'arrivée de la Babilonienne & du Phénix, s'empressa de rendre ses hommages à la Princesse, & de lui faire les honneurs du pays, bien sûr que sa maîtresse, qui était la plus polie & la plus magnifique des Reines, lui saurait gré d'avoir reçu une si grande Dame avec les mêmes égards qu'elle aurait prodigués elle-même.

On logea Formosante au palais, dont on écarta une foule importune de peuple; on lui donna des fêtes ingénieuses. Le Seigneur Cimmérien qui était un

grand naturaliste s'entretint beaucoup avec le Phénix dans les temps où la Princesse était retirée dans son appartement. Le Phénix lui avoua qu'il avait autrefois voyagé chez les Cimmériens, & qu'il ne reconnaissait plus le pays. Comment de si prodigieux changemens, disait-il, ont-ils pû être opérés dans un temps si court ? Il n'y a pas trois cens ans que je vis ici la nature sauvage dans toute son horreur, j'y trouve aujourd'hui les arts, la splendeur, la gloire & la politesse. Un seul homme a commencé ce grand ouvrage, répondit le Cimmérien, une femme l'a perfectionné, une femme a été meilleure législatrice que l'Isis des Egyptiens & la Cérès des Grecs. La plupart des législateurs ont eu un génie étroit & despotique, qui a resserré leurs vues dans le pays qu'ils ont gouverné : chacun a regardé son peuple comme étant seul sur la terre, ou comme devant être l'ennemi du reste de la terre. Ils ont formé des institutions pour ce seul peuple, introduit des usages pour lui seul, établi une Religion pour lui seul. C'est ainsi que les Egyptiens, si fameux par des monceaux de pierres, se sont abrutis & déshonorés par leurs superstitions barbares. Ils croient les autres nations prophanes, ils ne communiquent point avec elles, & excepté la Cour qui s'élève quelquefois au dessus des préjuges vulgaires, il n'y a pas un Egyptien qui voulût manger dans un plat dont un étranger se ferait servi. Leurs prêtres sont cruels & absurdes. Il vaudrait mieux n'avoir point de loix & n'écouter que la nature qui a gravé dans nos cœurs les caractères du juste & de l'injuste, que de soumettre la société à des loix si infociables.

Nôtre Impératrice embrasse des projets entièrement opposés; elle considère son vaste Etat sur lequel tous les Méridiens viennent se joindre, comme devant correspondre à tous les peuples qui habitent sous ces différens méridiens. La première de ses loix a été la tolérance de toutes les Religions, & la compassion pour toutes les erreurs. Son puissant génie a connu que si les cultes sont différens, la morale est partout la même; par ce principe elle a lié sa nation à toutes les nations du monde, & les Cimmériens vont regarder le Scandinavien & le Chinois comme leurs Freres. Elle a fait plus; elle a voulu que cette précieuse tolérance, le premier lien des hommes, s'établît chez ses voisins, ainsi elle a mérité le titre de mere de la patrie, & elle aura celui de bienfaitrice du genre humain, si elle persévère.

Avant elle, des hommes malheureusement puissans envoyaient des troupes de meurtriers ravir à des peuplades inconnues & arroser de leur sang les héritages de leurs peres; on appelait ces assassins des héros; leur brigandage était de la gloire. Nôtre Souveraine a une autre gloire; elle a fait marcher des armées pour apporter la paix, pour empêcher les hommes de se nuire, pour les forcer à se supporter les uns les autres; & ses étendarts ont été ceux de la concorde publique.

Le Phénix enchanté de tout ce que lui apprenait ce Seigneur, lui dit, Monsieur: il y a vingt-sept mille neuf cents années & sept mois que je suis au monde; je n'ai encore rien vu de comparable à ce

que vous me faites entendre. Il lui demanda des nouvelles de son ami Amazan; le Cimmérien lui conta les mêmes choses qu'on avait dites à la Princesse chez les Chinois & chez les Scythes. Amazan s'enfuyait de toutes les Cours qu'il visitait, sitôt qu'une Dame lui avait donné un rendez-vous auquel il craignait de succomber. Le Phénix instruisit bientôt Formosante de cet nouvelle marque de fidélité qu'Amazan lui donnait, fidélité d'autant plus étonnante qu'il ne pouvait pas soupçonner que sa Princesse en fût jamais informée.

Il était parti pour la Scandinavie. Ce fut dans ces climats que des spectacles nouveaux fraperent encore ses yeux : ici la royauté & la liberté subsistaient ensemble par un accord qui paroît impossible dans d'autres Etats : les agriculteurs avaient part à la législation, aussi-bien que les grands du Royaume; & un jeune Prince donnait les plus grandes espérances d'être digne de commander à une nation libre. Là c'était quelque chose de plus étrange ; le seul Roi qui fût despotique de droit sur la terre par un contract formel avec son peuple, était en même temps le plus jeune & le plus juste des Rois.

Chez les Sarmates Amazan vit un Philosophe sur le trône; on pouvait l'appeller le Roi de l'anarchie, car il était le chef de cent mille petits Rois, dont un seul pouvait d'un mot anéantir les résolutions de tous les autres. Eole n'avait pas plus de peine à contenir tous les vents qui se combattent sans cesse, que ce Monarque n'en avait à concilier les ef-

prits; c'était un pilote environné d'un éternel orage, & cependant le vaisseau ne se brisait pas : car le Prince était un excellent pilote.

En parcourant tous ces pays, si différens de sa patrie, Amazan refusait constamment toutes les bonnes fortunes qui se présentaient à lui, toujours désespéré du baiser que Formosante avait donné au Roi d'Egypte, toujours affermi dans son inconcevable résolution de donner à Formosante l'exemple d'une fidélité unique & inébranlable.

La Princesse de Babilone avec le Phénix le suivait par-tout à la piste, & ne le manquait jamais que d'un jour ou deux, sans que l'un se lassât de courir, & sans que l'autre perdît un moment à le suivre.

Ils traversèrent ainsi toute la Germanie; ils admirèrent les progrès que la raison & la philosophie faisaient dans le Nord; tous les Princes y étaient instruits, tous autorisaient la liberté de penser; leur éducation n'avait point été confiée à des hommes qui eussent intérêt de les tromper ou qui fussent trompés eux-mêmes; on les avait élevés dans la connaissance de la morale universelle & dans le mépris des superstitions; on avait banni dans tous ces Etats un usage insensé qui énervait & dépeuplait plusieurs pays méridionaux; cette coutume était d'enterrer tout vivans dans de vastes cachots un nombre infini des deux sexes éternellement séparés l'un de l'autre, & de leur faire jurer de n'avoir jamais de communication ensemble. Cet excès de démençe accredité pendant des siècles avait dé-

vasté la terre autant que les guerres les plus cruelles.

Les Princes du Nord avaient à la fin compris que si l'on voulait avoir des haras, il ne fallait pas féparer les plus forts chevaux des cavales. Ils avaient détruit aussi des erreurs non moins bizarres & non moins pernicieuses. Enfin les hommes osaient être raisonnables dans ces vastes pays, tandis qu'ailleurs on croyait encore qu'on ne peut les gouverner qu'autant qu'ils sont imbéciles.

§. 7.

Amazan arriva chez les Bataves ; son cœur éprouva une douce satisfaction dans son chagrin, d'y retrouver quelque faible image du pays des heureux Gangarides ; la liberté , l'égalité, la propriété , l'abondance, la tolérance ; mais les Dames du pays étaient si froides qu'aucune ne lui fit d'avances comme on lui en avait fait partout ailleurs, il n'eut pas la peine de résister. S'il avait voulu attaquer ces Dames, il les aurait toutes subjuguées l'une après l'autre sans être aimé d'aucune ; mais il était bien éloigné de songer à faire des conquêtes.

Formosante fut sur le point de l'attraper chez cette nation l'aborieuse : il ne s'en fallut que d'un moment.

Amazan avait entendu parler chez les Bataves avec tant d'éloges d'une certaine Isle nommée Albion , qu'il s'était déterminé à s'embarquer lui & ses licornes sur un vaisseau, qui par un vent d'Orient favorable l'avait porté en quatre heures au ri-

vage de cette terre plus célèbre que Tyr & que l'Isle Atlantide.

La belle Formosante qui l'avait suivi au bord de la Duina, de la Vistule, de l'Elbe, du Vezer, arriva enfin aux bouches du Rhin qui portait alors ses eaux rapides dans la mer Germanique.

Elle apprend que son cher amant a vogué aux côtes d'Albion ; elle croit voir son vaisseau , elle pousse des cris de joye dont toutes les Dames Bataves furent surprises , n'imaginant pas qu'un jeune homme pût causer tant de joye. Et à l'égard du Phénix, elles n'en firent pas grand cas , parce qu'elles jugerent que ses plumes ne pourraient probablement se vendre aussi bien que celles des canards & des oisons de leurs marais. La Princesse de Babilone loua ou noliza deux vaisseaux pour la transporter avec tout son monde dans cette bienheureuse Isle qui allait posséder l'unique objet de tous ses desirs , l'ame de sa vie , le Dieu de son cœur.

Un vent funeste d'Occident s'éleva tout à coup dans le moment même où le fidele & malheureux Amazan mettait pied à terre en Albion ; les vaisseaux de la Princesse de Babilone ne purent démarer. Un serrement de cœur, une douleur amere , une mélancolie profonde faisaient Formosante ; elle se mit au lit dans sa douleur , en attendant que le vent changeât ; mais il souffla huit jours entiers avec une violence désespérante. La Princesse pendant ce siecle de huit jours se faisait lire par Irla des Romains ; ce n'est pas que les Bataves en fussent faire ;

mais comme ils étaient les facteurs de l'Univers, ils vendaient l'esprit des autres nations ainsi que leurs denrées. La Princesse fit acheter chez Marc Michel Rey tous les contes que l'on avait écrit chez les Aufoniens & chez les Welches, & dont le débit était défendu fagement chez ces peuples pour enrichir les Bataves; elle espérait qu'elle trouverait dans ces histoires quelque aventure qui ressemblerait à la sienne, & qui charmerait sa douleur. Irla li-fait; le Phénix disait son avis, & la Princesse ne trouvait rien dans la Payfanne Parvenue, ni dans Tanfaï; ni dans le Sopha, ni dans Candide qui eût le moindre rapport à ses aventures; elle interrompait à tout moment la lecture pour demander de quel côté venait le vent.

§. 8.

Cependant Amazan était déjà sur le chemin de la capitale d'Albion dans son carrosse à six Licornes, & rêvait à sa Princesse: il aperçut un équipage versé dans une fosse; les domestiques s'étaient écartés pour aller chercher du secours; le maître de l'équipage restait tranquillement dans sa voiture, ne témoignant pas la plus légère impatience, & s'amusant à fumer; car on fumait alors; il se nommait Mylord What-then, ce qui signifie à peu près *Mylord Qu'importe*, en la langue dans laquelle je traduis ces mémoires.

Amazan se précipita pour lui rendre service; il releva tout seul la voiture, tant sa force était supérieure à celle des autres hommes. *Mylord Qu'importe* se contenta de dire, voilà un homme bien

vigoureux. Des rustres du voisinage étant accourus se mirent en colere de ce qu'on les avait fait venir inutilement, & s'en prirent à l'étranger; ils le menacerent en l'appellant chien d'étranger, & ils voulurent le battre.

Amazan en faisit deux de chaque main, & les jetta à vingt pas; les autres le respectèrent, le saluerent, lui demanderent pour boire: il leur donna plus d'argent qu'ils n'en avaient jamais vû. *Mylord* Qu'importe lui dit, je vous estime; venez dîner avec moi dans ma maison de campagne qui n'est qu'à trois milles; il monta dans la voiture d'Amazan, parce que la sienne était dérangée par la secousse.

Après un quart-d'heure de silence, il regarda un moment Amazan, & lui dit, *how dye do*, à la lettre, *comment faites-vous faire?* & dans la langue du traducteur, *comment vous portez-vous?* ce qui ne veut rien dire du tout en aucune langue; puis il ajouta, vous avez-là fix jolies Licornes; & il se remit à fumer.

Le voyageur lui dit que ses Licornes étaient à son service, qu'il venait avec elles du pays des Gangarides, & il en prit occasion de lui parler de la Princesse de Babilone & du fatal baïser qu'elle avait donné au Roi d'Egypte; à quoi l'autre ne répliqua rien du tout, se foudant très-peu qu'il y eût dans le monde un Roi d'Egypte & une Princesse de Babilone. Il fut encore un quart d'heure sans parler; après quoi il redemanda à son compagnon comment il faisait faire; & si on mangeait de bon Rost-Beeff dans le pays des Gangarides. Le voyageur lui répondit

avec sa politesse ordinaire qu'on ne mangeait point ses freres sur les bords du Gange. Il lui expliqua le systême qui fut après tant de siècles celui de Pythagore, de Porphyre, d'Iamblique. Sur quoi Mylord s'endormit, & ne fit qu'un somme jusqu'à ce qu'on fût arrivé à sa maison.

Il avait une femme jeune & charmante, à qui la nature avait donné une ame aussi vive & aussi sensible que celle de son mari était indifférente. Plusieurs Seigneurs Albioniens étaient venus ce jour-là dîner avec elle. Il y avait des caracteres de toutes les especes ; car le pays n'ayant presque jamais été gouverné que par des étrangers, les familles venues avec ces Princes avaient toutes apporté des mœurs différentes. Il se trouva dans la compagnie des gens très-aimables, d'autres d'un esprit supérieur, quelques-uns d'une science profonde.

La maîtresse de la maison n'avait rien de cet air emprunté & gauche, de cette roideur, de cette mauvaise honte qu'on reprochait alors aux jeunes femmes d'Albion ; elle ne cachait point par un maintien dédaigneux, & par un silence affecté, la stérilité de ses idées, & l'embarras humiliant de n'avoir rien à dire : nulle femme n'était plus engageante. Elle reçut Amazan avec la politesse & les graces qui lui étaient naturelles. L'extrême beauté de ce jeune étranger, & la comparaison soudaine qu'elle fit entre lui & son mari, la frapperent d'abord sensiblement.

On servit. Elle fit asseoir Amazan à côté d'elle, & lui fit manger des poudings de toute espece, ayant

feu de lui que les Gangarides ne se nourrissaient de rien qui eût reçu des Dieux le don céleste de la vie. Sa beauté , sa force , les mœurs des Gangarides, les progrès des arts, la religion & le gouvernement furent le sujet d'une conversation aussi agréable qu'instructive, pendant le repas qui dura jusqu'à la nuit , & pendant lequel Mylord *Qu'importe* but beaucoup & ne dit mot.

Après le diner, pendant que Myladi versait du thé, & qu'elle dévorait des yeux le jeune homme, il s'entretenait avec un membre du Parlement; car chacun sçait que dès-lors il y avait un Parlement, & qu'il s'appelloit *Wittenagemot* ce qui signifie l'assemblée des gens d'esprit. Amazan s'informait de la constitution, des mœurs, des loix, des forces, des usages, des arts qui rendaient ce pays si recommandable; & ce Seigneur lui parlait en ces termes:

Nous avons longtems marché tout nuds, quoique le climat ne soit pas chaud. Nous avons été longtems traités en esclaves par des gens venus de l'antique terre de Saturne arrosée des eaux du Tibre. Mais nous nous sommes faits nous-mêmes beaucoup plus de maux que nous n'en avons essuyé de nos premiers vainqueurs. Un de nos Rois poussa la bassesse jusqu'à se déclarer sujet d'un prêtre qui demeurait aussi sur les bords du Tibre, & qu'on apellait le Vieux des sept-montagnes; tant la destinée de ces sept montagnes a été longtems de dominer sur une grande partie de l'Europe, habitée alors par des brutes.

Après ces tems d'avilissement sont venus des sie-

de de férocité & d'anarchie. Notre terre plus orageuse que les mers qui l'environnent, a été saccagée & ensanglantée par nos discordes; plusieurs têtes couronnées ont péri par le dernier supplice; plus de cent Princes du sang des Rois ont fini leurs jours sur l'échauffaut. On a arraché le cœur à tous leurs adhérens, & on en a battu leurs joues. C'était au bourreau qu'il appartenait d'écrire l'histoire de notre Isle, puisque c'était lui qui dit avait terminé toutes les grandes affaires.

Il n'y a pas longtems que pour comble d'horreur, quelques personnes portant un manteau noir, & d'autres qui mettaient une chemise blanche par dessus leur jaquette, ayant été mordues par des chiens enragés, communiquèrent la rage à la nation entière. Tous les citoyens furent ou meurtriers ou égorgés, ou bourreaux, ou suppliciés, ou déprédateurs ou esclaves au nom du ciel, & en cherchant le Seigneur.

Qui croirait que de cet abîme épouvantable, de ce cahos de dissensions, d'atrocités, d'ignorance & de fanatisme, il est enfin résulté le plus parfait gouvernement, peut-être, qui soit aujourd'hui dans le monde. Un Roi honoré & riche, tout-puissant pour faire le bien, impuissant pour faire le mal, est à la tête d'une nation libre, guerrière, commerçante & éclairée. Les grands d'un côté, & les représentans des villes de l'autre, partagent la législation avec le Monarque.

On avait vu, par une fatalité singulière, le désordre, les guerres civiles, l'anarchie & la pauvreté désoler le pays quand les Rois affectaient le pouvoir

arbitraire. La tranquillité , la richesse , la félicité publique n'ont régné chez nous que quand les Rois ont reconnu qu'ils n'étaient pas absolus. Tout était subverti quand on disputait sur des choses intelligibles ; tout a été dans l'ordre quand on les a méprisées. Nos flottes victorieuses portent notre gloire sur toutes les mers , & les loix mettent en sûreté nos fortunes : jamais un juge ne peut les expliquer arbitrairement : jamais on ne rend un arrêt qui ne soit motivé. Nous punirions comme des assassins , des juges qui oseraient envoyer à la mort un citoyen sans manifester les témoignages qui l'accusent & la loi qui le condamne.

Il est vrai qu'il y a toujours chez nous deux partis qui se combattent avec la plume & avec des intrigues ; mais aussi ils se réunissent toujours quand il s'agit de prendre les armes pour défendre la patrie & la liberté. Ces deux partis veillent l'un sur l'autre ; ils s'empêchent mutuellement de violer le dépôt sacré des loix ; ils se haïssent , mais ils aiment l'Etat ; ce sont des amans jaloux qui servent à l'envi la même maîtresse.

Du même fonds d'esprit qui nous a fait connaître & soutenir les droits de la nature humaine , nous avons porté les sciences au plus haut point où elles puissent parvenir chez les hommes. Vos Egyptiens qui passent pour de si grands mécaniciens , vos Indiens qu'on croit de si grands philosophes , vos Babiloniens qui se vantent d'avoir observé les astres pendant quatre cens trente mille années ; les Grecs qui ont écrit tant de phrases , &

si peu de choses , ne savent précisément rien en comparaison de nos moindres écoliers qui ont étudié les découvertes de nos grands maîtres. Nous avons arraché plus de secrets à la nature dans l'espace de cent années , que le genre humain n'en avait découvert dans la multitude des siècles.

Voilà au vrai l'état où nous sommes. Je ne vous ai caché ni le bien , ni le mal , ni nos opprobres , ni notre gloire ; & je n'ai rien exagéré.

Amazan à ce discours se sentit pénétré du désir de s'instruire dans ces sciences sublimes dont on lui parlait ; & si sa passion pour la Princesse de Babilone , son respect filial pour sa mère qu'il avait quittée , & l'amour de sa patrie n'eussent fortement parlé à son cœur déchiré , il aurait voulu passer sa vie dans l'Isle d'Albion. Mais ce malheureux baiser donné par sa Princesse au Roi d'Egypte ne lui laissait pas assez de liberté dans l'esprit pour étudier les hautes sciences.

Je vous avoue , dit-il , que m'ayant imposé la loi de courir le monde , & de m'éviter moi-même , je serais curieux de voir cette antique terre de Saturne , ce peuple du Tibre & des sept-montagnes à qui vous avez obéi autrefois ; il faut sans doute que ce soit le premier peuple de la terre. Je vous conseille de faire ce voyage , lui répondit l'Albionien , pour peu que vous aimiez la musique & la peinture. Nous allons très-souvent nous-mêmes porter quelquefois notre ennui vers les sept-montagnes. Mais vous serez bien étonné en voyant les descendants de nos vainqueurs.

Cette

Cette conversation fut longue. Quoique le bel Amazan eût la cervelle un peu attaquée, il parlait avec tant d'agréments, sa voix était si touchante, son maintien si noble & si doux, que la maîtresse de la maison ne put s'empêcher de l'entretenir à son tour tête à tête. Elle lui ferra tendrement la main en lui parlant, & en le regardant avec des yeux humides & étincelans qui portaient les desirs dans tous les ressorts de la vie. Elle le retint à souper & à coucher. Chaque instant, chaque parole, chaque regard enflammerent sa passion. Dès que tout le monde fut retiré, elle lui écrivit un petit billet, ne doutant pas qu'il ne vînt lui faire la cour dans son lit, tandis que Mylord *Qu'importe* dormait dans le sien. Amazan eut encore le courage de résister; tant un grain de folie produit d'effets miraculeux dans une ame forte & profondément blessée.

Amazan selon sa coutume fit à la Dame une réponse respectueuse, par laquelle il lui représentait la sainteté de son serment & l'obligation étroite où il était d'apprendre à la Princesse de Babilone à dompter ses passions; après quoi il fit atteler ses licornes, & repartit pour la Batavie, laissant toute la compagnie émerveillée de lui; & la Dame du logis désespérée. Dans l'excès de sa douleur elle laissa traîner la lettre d'Amazan; Mylord *Qu'importe* la lut le lendemain matin. Voilà, dit-il en levant les épaules, de bien plattes niaiseries: & il alla chasser au renard avec quelques yvrognes du voisinage.

Amazan voguait déjà sur la mer, muni d'une carte Géographique dont lui avait fait présent le savant Albionien qui s'était entretenu avec lui chez Mylord

Qu'importe. Il voyait avec surprise une grande partie de la terre sur une feuille de papier.

Ses yeux & son imagination s'égarèrent dans ce petit espace ; il regardait le Rhin , le Danube , les Alpes du Tirol marqués alors par d'autres noms , & tous les pays par où il devait passer avant d'arriver à la ville des sept montagnes ; mais sur-tout il jettait les yeux sur la contrée des Gangarides , sur Babilone où il avait vu sa chère Princesse , & sur le fatal pays de Bassora où elle avait donné un baiser au Roi d'Egypte. Il soupirait , il versait des larmes , mais il convenait que l'Albionien qui lui avait fait présent de l'Univers en racourci , n'avait point eu tort en disant qu'on était mille fois plus instruit sur les bords de la Tamise que sur ceux du Nil , de l'Euphrate & du Gange.

Comme il retournait en Batavie , Formosante voguait vers Albion , avec ses deux vaisseaux qui cinglaient à pleines voiles ; celui d'Amazan & celui de la Princesse se croisèrent , se touchèrent , presque : les deux amans étaient près l'un de l'autre , & ne pouvaient s'en douter : ah ! s'ils l'avaient su ! mais l'impérieuse destinée ne le permit pas.

§. 9.

Sitôt qu'Amazan fut débarqué sur le terrain égal & fangeux de la Batavie , il partit comme un éclair pour la ville aux sept-montagnes. Il fallut traverser la partie méridionale de la Germanie. De quatre milles en quatre milles on trouvait un Prince & une Princesse , des filles d'honneur & des gueux. Il était étonné des coquetteries que ces dames & ces filles d'honneur

lui faisaient par-tout avec la bonne foi germanique; & il n'y répondait que par de modestes refus. Après avoir franchi les Alpes, il s'embarqua sur la mer de Dalmatie, & aborda dans une ville qui ne ressembloit à rien du tout de ce qu'il avait vu jusqu'alors. La mer formait les rues, les maisons étaient bâties dans l'eau. Le peu de places publiques qui ornaient cette ville était couvert d'hommes & de femmes qui avaient un double visage, celui que la nature leur avait donné & une face de carton mal peint qu'ils appliquaient par dessus; en sorte que la nation sembloit composée de spectres. Les étrangers qui venaient dans cette contrée commençaient par acheter un visage, comme on se pourvoit ailleurs de bonnets & de fouliers. Amazan dédaigna cette mode contre nature, il se présenta tel qu'il était. Il y avait dans la ville douze mille filles enregistrées dans le grand livre de la République; filles utiles à l'Etat, chargées du commerce le plus avantageux & le plus agréable qui ait jamais enrichi une nation. Les négocians ordinaires envoyaient à grands fraix & à grands risques des étoffes dans l'Orient: ces belles négociantes faisaient sans aucun risque un trafic toujours renaissant de leurs attraits. Elles vinrent toutes se présenter au bel Amazan & lui offrir le choix. Il s'enfuit au plus vite en prononçant le nom de l'incomparable Princesse de Babilone, & en jurant par les dieux immortels qu'elle était plus belle que toutes les douze mille filles Vénitiennes. Sublime friponne, s'écriait-il dans ses transports, je vous apprendrai à être fidele.

Enfin les ondes jaunes du Tibre, des marais empes-

tés, des habitans haves, décharnés & rares, couverts de vieux manteaux troués, qui laissaient voir leur peau sèche & tannée, se-présentèrent à ses yeux, & lui annoncèrent qu'il était à la porte de la ville aux sept-montagnes, de cette ville de Héros & de Législateurs qui avaient conquis & policé une grande partie du Globe.

Il s'était imaginé qu'il verrait à la porte triomphale cinq cens bataillons commandés par des héros, & dans le Sénat une assemblée de demi dieux donnant des loix à la terre; il trouva pour toute armée une trantaine de gredins montant la garde avec un parasol de peur du Soleil: ayant pénétré jusqu'à un temple qui lui parut très-beau, mais moins que celui de Babilone, il fut assez surpris d'y entendre une musique exécutée par des hommes qui avaient des voix de femmes.

Voilà, dit-il, un plaisant pays que cette antique terre de Saturne. J'ai vu une ville où personne n'avait son visage, en voici une autre où les hommes n'ont ni leur voix ni leur barbe. On lui dit que ces chantres n'étaient plus hommes, qu'on les avait dépouillés de leur virilité, afin qu'ils chantaient plus agréablement les louanges d'une prodigieuse quantité de gens de mérite. Amazan ne comprit rien à ce discours. Ces Messieurs le prièrent de chanter; il chanta un air Gangaride avec sa grace ordinaire. Sa voix était une très-belle haute-contre. Ah! mon signor, lui dirent-ils, quel charmant soprano vous auriez, ah! si — comment si? que prétendez-vous dire? — ah! mon signor! — Eh bien? — si vous n'aviez point de barbe! alors

ils lui expliquèrent très-plaisamment & avec des gestes fort comiques selon leur coutume de quoi il était question. Amazan demeura tout confondu. J'ai voyagé, dit-il, & jamais je n'ai entendu parler d'une telle fantaisie.

Lorsqu'on eut bien chanté, le Vieux des sept-montagnes alla en grand cortège à la porte du temple; il coupa l'air en quatre avec le pouce élevé, deux doigts étendus & deux autres pliés, en disant ces mots dans une langue qu'on ne parlait plus, *à la Ville & à l'Univers (*)*. Le Gangaride ne pouvait comprendre que deux doigts pussent atteindre si loin.

Il vit bientôt défilér toute la cour du maître du monde; elle était composée de graves personnages; les uns en robes rouges, les autres en violet; presque tous regardaient le bel Amazan en adoucissant les yeux; ils lui faisaient des révérences, & se disaient l'un à l'autre: *San Martino, che bel' ragazzo! San Pancratio, che bel' fanciullo!*

Les Ardens, dont le métier était de montrer aux étrangers les curiosités de la ville, s'empresèrent de lui faire voir des mazures où un muletier ne voudrait pas passer la nuit, mais qui avaient été autrefois de dignes monumens de la grandeur d'un peuple Roi. Il vit encore des tableaux de deux cens ans, & des statues de plus de vingt siècles, qui lui parurent des chefs-d'œuvre. Faites-vous encore de pareils ouvrages? Non, Votre Excellence, lui répondit un des Ardens, mais nous méprisons le reste de la terre,

(*) Urbi & Orbi.

parce que nous conservons ces raretés. Nous sommes des especes de fripiers qui tirons nôtre gloire des vieux habits qui restent dans nos magasins.

Amazan voulut voir le palais du Prince, on l'y conduisit. Il vit des hommes en violet qui comptaient l'argent des revenus de l'Etat, tant d'une terre située sur le Danube, tant d'une autre sur la Loire, ou sur le Guadalquivir, ou sur la Vistule. Oh oh, dit Amazan après avoir consulté sa carte de géographie, votre Maître possède donc toute l'Europe comme ces anciens héros des sept-montagnes ? Il doit posséder l'univers entier de droit divin, lui répondit un Violet ; & même il a été un tems où ses prédécesseurs ont approché de la Monarchie universelle ; mais leurs successeurs ont la bonté de se contenter aujourd'hui de quelque argent que les Rois leurs sujets leur font payer en forme de tribut.

Votre Maître est donc en effet le Roi des Rois, c'est donc-là son titre ? dit Amazan. Non, votre Excellence, son titre est *serviteur des serviteurs* ; il est originairement poissonnier & portier, & c'est pour quoi les emblèmes de sa dignité sont des clefs & des filets ; mais il donne toujours des ordres à tous les Rois. Il n'y a pas longtems qu'il envoya cent & un commandemens à un Roi du pays des Celtes, & le Roi obéit.

Votre poissonnier, dit Amazan, envoya donc cinq ou six cens mille hommes pour faire exécuter ses cent & une volontés ?

Point du tout, votre Excellence, nôtre saint Maître n'est pas assez riche pour soudoyer dix mille sol-

dats ; mais il a quatre à cinq cens mille prophètes divins distribués dans les autres pays. Ces prophètes de toutes couleurs sont, comme de raison, nourris aux dépens des peuples ; ils annoncent de la part du ciel que mon Maître peut avec ses clefs ouvrir & fermer toutes les ferrures, & sur-tout celles des coffres-forts. Un prêtre Normand qui avait auprès du Roi dont je vous parle, la charge de confider de ses pensées, le convainquit qu'il devait obéir sans réplique aux cent & une pensées de mon Maître ; car il faut que vous sachiez qu'une des prérogatives du Vieux des sept-montagnes est d'avoir toujours raison, soit qu'il daigne parler, soit qu'il daigne écrire.

Parbleu, dit Amazan, voilà un singulier homme ; je serais curieux de dîner avec lui. Votre Excellence, quand vous seriez Roi, vous ne pourriez manger à sa table ; tout ce qu'il pourrait faire pour vous, ce serait de vous en faire servir une à côté de lui plus petite & plus basse que la sienne. Mais si vous voulez avoir l'honneur de lui parler, je lui demanderai audience pour vous, moyennant la *buona mancia* que vous aurez la bonté de me donner. Très-volontiers, dit le Gangaride. Le Violet s'inclina. Je vous introduirai demain, dit-il ; vous ferez trois genuflexions, & vous baiserez les pieds du Vieux des sept-montagnes. A ces mots Amazan fit de si prodigieux éclats de rire, qu'il fut prêt de suffoquer ; il sortit en se tenant les côtés, & rit aux larmes pendant tout le chemin, jusqu'à-ce qu'il fût arrivé à son hôtellerie, où il rit encore très-longtems.

A son dîner, il se présenta vingt hommes sans

barbe & vingt violons qui lui donnerent un concert. Il fut courtiſé le reſte de la journée par les Seigneurs les plus importants de la ville; ils lui firent des propoſitions encore plus étranges que celle de baiſer les pieds du Vieux des ſept-montagnes. Comme il étoit extrêmement poli, il crut d'abord que ces Meſſieurs le prenaient pour une dame, & les avertit de leur mépriſe avec l'honnêteté la plus circonſpecte. Mais étant preſſé un peu vivement par deux ou trois des plus déterminés Violetſ, il les jeta par les fenêtres, ſans croire faire un grand ſacrifice à la belle Formoſante. Il quitta au plus vite cette ville des maîtres du monde, où il fallait baiſer un vieillard à l'orteil, comme ſi ſa joue étoit à ſon pied, & où l'on n'abordait les jeunes gens qu'avec des cérémonies encore plus bizarres.

§. 10.

De province en province ayant toujours repouſſé les agaceries de toute eſpece, toujours fidèle à la Princeſſe de Babilone, toujours en colere contre le Roi d'Egypte, ce modele de conſtance parvint à la capitale nouvelle des Gaules. Cette ville avait paſſé comme tant d'autres par tous les degrés de la barbarie, de l'ignorance, de la ſottife & de la miſere. Son premier nom avait été, la boue & la crotte; enſuite elle avait pris celui d'Iſis, du culte d'Iſis parvenu juſques chez elle. Son premier Sénat avait été une compagnie de batteliers. Elle avait été longtems eſclave des héros déprédateurs des ſept-montagnes, & après quelques ſiecles d'autres héros brigands venus de la rive ultérieure du Rhin, s'étaient emparés de ſon petit terrain.

Le tems qui change tout, en avait fait une ville dont la moitié était très-noble & très-agréable, l'autre un peu grossiere & ridicule : c'était l'emblème de ses habitans. Il y avait dans son enceinte environ cent mille personnes au moins qui n'avaient rien à faire qu'à jouer & à se divertir. Ce peuple d'oisifs jugeait des arts que les autres cultivaient. Ils ne savaient rien de ce qui se passait à la Cour; quoiqu'elle ne fût qu'à quatre petits milles d'eux, il semblait qu'elle en fût à six cens milles au moins. La douceur de la société, la gayeté, la frivolité étaient leur importante & leur unique affaire : on les gouvernait comme des enfans à qui l'on prodigue des jouets pour les empêcher de crier. Si on leur parlait des horreurs qui avaient deux siècles auparavant désolé leur patrie, & des tems épouvantables où la moitié de la nation avait massacré l'autre pour des sophismes, ils disaient qu'en effet cela n'était pas bien; & puis ils se mettaient à rire & à chanter des vaudevilles.

Plus les oisifs étaient polis, plaisans & aimables, plus on observait un triste contraste entre eux & des compagnies d'occupés.

Il était parmi ces occupés ou qui prétendaient l'être, une troupe de sombres fanatiques, moitié absurdes, moitié fripons, dont le seul aspect contristait la terre, & qui l'auraient bouleversée s'ils l'avaient pu pour se donner un peu de crédit. Mais la nation des oisifs en dansant & en chantant les faisait rentrer dans leurs cavernes, comme les oiseaux obligent les chats-huants à se replonger dans les trous des mazures.

D'autres occupés en plus petit nombre, étaient les

conservateurs d'anciens usages barbares contre lesquels la nature effrayée réclamait à haute voix ; ils ne consultaient que leurs registres rongés des vers. S'ils y voyaient une coutume insensée & horrible, ils la regardaient comme une loi sacrée. C'est par cette lâche habitude de n'oser penser par eux-mêmes & de puiser leurs idées dans les débris des tems où l'on ne pensait pas, que dans la ville des plaisirs il était encore des mœurs atroces. C'est par cette raison qu'il n'y avait nulle proportion entre les délits & les peines. On faisait quelquefois souffrir mille morts à un innocent pour lui faire avouer un crime qu'il n'avait pas commis.

On punissait une étourderie de jeune homme comme on aurait puni un empoisonnement ou un parricide. Les oisifs en poussaient des cris perçans, & le lendemain ils n'y pensaient plus, & ne parlaient que de modes nouvelles.

Ce peuple avait vu s'écouler un siècle entier, pendant lequel les beaux arts s'éleverent à un degré de perfection qu'on n'aurait jamais osé espérer ; les étrangers venaient alors comme à Babilone admirer les grands monumens d'architecture, les prodiges des jardins, les sublimes efforts de la sculpture & de la peinture. Ils étaient enchantés d'une musique qui allait à l'ame sans étonner les oreilles.

La vraie poésie, c'est-à-dire celle qui est naturelle & harmonieuse, celle qui parle au cœur autant qu'à l'esprit, ne fut connue de la nation que dans cet heureux siècle. De nouveaux genres d'éloquence déploierent des beautés sublimes. Les théâtres sur-

tout retentirent de chefs-d'œuvre dont aucun peuple n'aprocha jamais. Enfin le bon goût se répandit dans toutes les professions, au point qu'il y eut de bons écrivains même chez les Druides.

Tant de lauriers qui avaient levé leurs têtes jusqu'aux nues se sécherent bientôt dans une terre épuisée. Il n'en resta qu'un très-petit nombre dont les feuilles étaient d'un verd pâle & mourant. La décadence fut produite par la facilité de faire, & par la paresse de bien faire, par la faciété du beau, & par le goût du bizarre. La vanité protégea des artistes qui ramenaient les temps de la barbarie; & cette même vanité en persécutant les talens véritables, les força de quitter leur patrie; les frélons firent disparaître les abeilles.

Presque plus de véritables arts, presque plus de génie, le mérite consistait à raisonner à tort & à travers sur le mérite du siècle passé; le barbouilleur des murs d'un cabaret critiquait savamment les tableaux des grands peintres, les barbouilleurs de papier défiguraient les ouvrages des grands écrivains. L'ignorance & le mauvais goût avaient d'autres barbouilleurs à leurs gages; ou répétait les mêmes choses dans cent volumes sous des titres différens. Tout était ou dictionnaire ou brochure. Un gazetier Druide écrivait deux fois par semaine les annales obscures de quelques énergumenes ignorés de la nation, & de prodiges célestes opérés dans des galetas par de petits gueux & de petites gueuses; d'autres Ex-Druides vêtus de noir, prêts de mourir de colere & de faim, se plaignaient dans

eënt écrits qu'on ne leur permît plus de tromper les hommes & qu'on laissât ce droit à des boucs vêtus de gris. Quelques Archidruides imprimaient des libelles diffamatoires.

Amazan ne savait rien de tout cela ; & quand il l'aurait sçu , il ne s'en ferait gueres embarrassé , n'ayant la tête remplie que de la Princesse de Babilone , du Roi d'Egypte , & de son serment inviolable de mépriser toutes les coquetteries des dames dans quelque pays que le chagrin conduisit ses pas.

Toute la populace légère , ignorante , & toujours poussant à l'excès cette curiosité naturelle au genre humain , s'empressa longtems autour de ses Licornes ; les femmes plus sensées forcerent les portes de son hôtel pour contempler sa personne.

Il témoigna d'abord à son hôte quelque desir d'aller à la Cour ; mais des oisifs de bonne compagnie qui se trouverent là par hazard , lui dirent que ce n'était plus la mode , que les temps étaient bien changés , & qu'il n'y avait plus de plaisirs qu'à la ville. Il fut invité le soir même à souper par une Dame dont l'esprit & les talens étaient connus hors de sa patrie , & qui avait voyagé dans quelques pays où Amazan avait passé. Il goûta fort cette Dame & la société rassemblée chez elle. La liberté y était décente , la gayeté n'y était point bruyante , la science n'y avait rien de rebutant , & l'esprit rien d'apprêté. Il vit que le nom de bonne compagnie n'est pas un vain nom , quoiqu'il soit souvent usur-

pé. Le lendemain il dîna dans une société non moins aimable, mais beaucoup plus voluptueuse. Plus il fut satisfait des convives, plus on fut content de lui. Il sentait son ame s'amollir & se dissoudre comme les aromates de son pays se fondent doucement à un feu modéré, & s'exhalent en parfums délicieux.

Après le dîner on le mena à un spectacle enchanteur, condamné par les Druides, parce qu'il leur enlevait les auditeurs dont ils étaient les plus jaloux. Ce spectacle était un composé de vers agréables, de chants délicieux, de danses qui exprimaient les mouvemens de l'ame, & de perspectives qui charmaient les yeux en les trompant. Ce genre de plaisir qui rassemblait tant de gens n'étoit connu que sous un nom étranger; il s'appellait *Opéra*, ce qui signifiait autrefois dans la langue des sept-montagnes, travail, soin, occupation, industrie, entreprise, besogne, affaire. Cette affaire l'enchantait. Une fille sur-tout le charma par sa voix mélodieuse, & par les grâces qui l'accompagnaient: cette fille d'affaire après le spectacle lui fut présentée par ses nouveaux amis. Il lui fit présent d'une poignée de diamans. Elle en fut si reconnoissante qu'elle ne put le quitter du reste du jour. Il soupa avec elle, & pendant le repas il oublia sa sobriété, & après le repas il oublia son serment d'être toujours insensible à la beauté, & inexorable aux tendres coquetteries. Quel exemple de la faiblesse humaine!

La belle Princesse de Babilone arrivait alors avec

le Phénix, sa femme de chambre Irla & ses deux cens cavaliers Gangarides montés sur leurs Licornes. Il fallut attendre assez longtemps pour qu'on ouvrit les portes. Elle demanda d'abord si le plus beau des hommes, le plus courageux, le plus spirituel & le plus fidele était encore dans cette ville. Les Magistrats virent bien qu'elle voulait parler d'Amazan. Elle se fit conduire à son hôtel, elle entra le cœur palpitant d'amour; toute son ame était pénétrée de l'inexprimable joye de revoir enfin dans son amant le modele de la constance. Rien ne put l'empêcher d'entrer dans sa chambre; les rideaux étaient ouverts; elle vit le bel Amazan dormant entre les bras d'une jolie brune. Ils avaient tous deux un très-grand besoin de repos.

Formosante jeta un cri de douleur qui retentit dans toute la maison, mais qui ne put éveiller ni son cousin, ni la fille *d'affaire*. Elle tomba pâmée entre les bras d'Irla. Dès qu'elle eut repris ses sens, elle sortit de cette chambre fatale avec une douleur mêlée de rage. Irla s'informa quelle était cette jeune demoiselle qui passait des heures si douces avec le bel Amazan. On lui dit que c'était une fille *d'affaire* fort complaisante, qui joignait à ses talens celui de chanter avec assez de grace. O juste ciel! ô puissant Orosmade, s'écriait la belle Princesse de Babilone toute en pleurs, par qui suis-je trahie & pour qui! ainsi donc celui qui a refusé pour moi tant de Princesses m'abandonne pour une farceuse des Gaules! non, je ne pourrai survivre à cet affront. Madame, lui dit Irla, voilà comme sont faits

tous les jeunes gens d'un bout du monde à l'autre ; fussent-ils amoureux d'une beauté descendue du ciel , ils lui feraient dans de certains momens des infidélités pour une servante de cabaret.

C'en est fait , dit la Princesse , je ne le reverrai de ma vie ; partons dans l'instant même , & qu'on attelle mes Licornes. Le Phénix la conjura d'attendre au moins qu'Amazan fût éveillé , & qu'il pût lui parler. Il ne le mérite pas , dit la Princesse ; vous m'offenseriez cruellement ; il croirait que je vous ai prié de lui faire des reproches ; & que je veux me racommoder avec lui ; si vous m'aimez , n'ajoutez pas cette injure à l'injure qu'il m'a faite. Le Phénix qui après tout devait la vie à la fille du Roi de Babilone , ne put lui désobéir. Elle repartit avec tout son monde. Où allons-nous , Madame ? lui demandait Irla ; je n'en fais rien , répondait la Princesse ; nous prendrons le premier chemin que nous trouverons ; pourvu que je fuye Amazan pour jamais , je suis contente. Le Phénix qui était plus sage que Formosante , parce qu'il était sans passion , la consolait en chemin ; il lui remontrait avec douceur qu'il était triste de se punir pour les fautes d'un autre ; qu'Amazan lui avait donné des preuves assez éclatantes & assez nombreuses de fidélité pour qu'elle pût lui pardonner de s'être oublié un moment ; que c'était un juste à qui la grace d'Orosmade avait manqué ; qu'il n'en ferait que plus constant désormais dans l'amour & dans la vertu ; que le desir d'expiation sa faute le mettrait au-dessus de lui-même ; qu'elle n'en ferait que plus heureu-

se; que plusieurs grandes Princeesses avant elle avaient pardonné de semblables écarts & s'en étaient bien trouvées; il lui en rapportait des exemples; & possédait tellement l'art de conter, que le cœur de Formosante fut enfin plus calme & plus paisible; elle aurait voulu n'être point si-tôt partie; elle trouvait que ses Licornes allaient trop vite; mais elle n'osait revenir sur ses pas; combattue entre l'envie de pardonner & celle de montrer sa colere, entre son amour & sa vanité, elle laissait aller ses Licornes; elle courait le monde selon la prédiction de l'oracle de son pere.

Amazan à son réveil apprend l'arrivée & le départ de Formosante & du Phénix; il apprend le désespoir & le courroux de la Princeesse; on lui dit qu'elle a juré de ne lui pardonner jamais: Il ne me reste plus, s'écria-t-il, qu'à la suivre & à me tuer à ses pieds.

Ses amis de la bonne compagnie des oisifs accoururent au bruit de cette aventure; tous lui remontrèrent qu'il valait infiniment mieux demeurer avec eux; que rien n'était comparable à la douce vie qu'ils menaient dans le sein des arts & d'une volupté tranquille & délicate; que plusieurs étrangers & des Rois mêmes avaient préféré ce repos si agréablement occupé & si enchanteur, à leur patrie & à leur trône; que d'ailleurs sa voiture était brisée, & qu'un sellier lui en faisoit une à la nouvelle mode; que le meilleur tailleur de la ville lui avait déjà coupé une douzaine d'habits du dernier goût; que les Dames les plus spirituelles & les plus aimables de

la

la ville chez qui on jouait très-bien la Comédie, avaient retenu chacune leur jour pour lui donner des fêtes. La fille *d'affaire* pendant ce temps-là prenait son chocolat à sa toilette, riait, chantait, & faisait des agaceries au bel Amazan, qui s'aperçut enfin qu'elle n'avait pas le sens d'un oison.

Comme la sincérité, la cordialité, la franchise, ainsi que la magnanimité & le courage, composaient le caractère de ce grand Prince, il avait conté ses malheurs & ses voyages à ses amis; ils savaient qu'il était cousin issu de germain de la Princesse; ils étaient informés du baiser funeste donné par elle au Roi d'Egypte; on se pardonne, lui dirent-ils, ces petites frasques entre parens, sans quoi il faudrait passer sa vie dans d'éternelles querelles: rien n'ébranla son dessein de courir après Formosante; mais sa voiture n'étant pas prête, il fut obligé de passer trois jours parmi les Oisifs dans les fêtes & dans les plaisirs: enfin, il prit congé d'eux en les embrassant, en leur faisant accepter les diamans de son pays les mieux montés, en leur recommandant d'être toujours légers & frivoles, puisqu'ils n'en étaient que plus aimables & plus heureux. Les Germains, disait-il, sont les vieillards de l'Europe, les peuples d'Albion sont des hommes faits, les habitans de la Gaule sont des enfans, & j'aime à jouer avec eux.

§. II.

Ses guides n'eurent pas de peine à suivre la route de la Princesse; on ne parlait que d'elle & de son gros oiseau. Tous les habitans étaient encore dans

l'enthousiasme de l'admiration. Les peuples de la Dalmatie & de la Marche d'Ancône éprouverent depuis une surprise moins délicate, quand ils virent une maison voler dans les airs ; les bords de la Loire, de la Dordogne, de la Garonne, de la Gironde, retentissaient encore d'acclamation.

Quand Amazan fut aux pieds des Pyrénées, les Magistrats & les Druides du pays lui firent danser malgré lui un tambourin ; mais sitôt qu'il eut franchi les Pyrénées, il ne vit plus de gayeté & de joye. S'il entendit quelques chansons de loin à loin, elles étaient toutes sur un ton triste : les habitans marchaient gravement avec des grains enfilés & un poignard à leur ceinture. La nation vêtue de noir semblait être en deuil. Si les domestiques d'Amazan interrogeaient les passans, ceux-ci répondaient par signes ; si on entrait dans une hôtellerie, le maître de la maison enseignait aux gens en trois paroles qu'il n'y avait rien dans la maison, & qu'on pouvait envoyer chercher à quelques milles les choses dont on avait un besoin pressant.

Quand on demandait à ces silencieux s'ils avaient vu passer la belle Princesse de Babilone, ils répondaient avec moins de brièveté : nous l'avons vue, elle n'est pas si belle, il n'y a de beau que les teints bazanés : elle étale une gorge d'albâtre qui est la chose du monde la plus dégoûtante, & qu'on ne connaît presque point dans nos climats.

Amazan avançait vers la Province arrosée du Bétis. Il ne s'était pas écoulé plus de douze mille années depuis que ce pays avait été découvert

par les Tyriens, vers le même temps qu'ils firent la découverte de la grande Isle Atlantide submergée quelques siècles après. Les Tyriens cultivèrent la Bétique que les naturels du pays laissaient en friche, prétendant qu'ils ne devaient se mêler de rien, & que c'était aux Gaulois leurs voisins à venir cultiver leurs terres. Les Tyriens avaient amené avec eux des Palestins, qui dès ce temps-là couraient dans tous les climats pour peu qu'il y eût de l'argent à gagner. Ces Palestins en prêtant sur gages à cinquante pour cent avaient attiré à eux presque toutes les richesses du pays. Cela fit croire aux peuples de la Bétique, que les Palestins étaient forciers; & tous ceux qui étaient accusés de magie étaient brûlés sans pitié par une compagnie de Druides qu'on appelait les chercheurs ou les antropokaies. Ces prêtres les revêtaient d'abord d'un habit de masque, s'emparaient de leurs biens, & récitaient dévotement les propres prières des Palestins, tandis qu'on les cuisait à petit feu *por l'amor de Dios*.

La Princesse de Babilone avait mis pied à terre dans la Ville qu'on appella depuis Sévilla. Son dessein était de s'embarquer sur le Bétis pour retourner par Tyr à Babilone, revoir le Roi Bélus son pere, & oublier si elle pouvait son infidèle amant, ou bien le demander en mariage. Elle fit venir chez elle deux Palestins qui faisaient toutes les affaires de la Cour. Ils devaient lui fournir trois vaisseaux. Le Phénix fit avec eux tous les arrangements nécessaires, & convint du prix après avoir un peu disputé.

L'hôteffe étoit fort dévote, & fon mari non moins dévot étoit Familier, c'est-à-dire ef pion des Druides chercheurs Antropokaies; il ne manqua pas de les avertir qu'il avoit dans fa maifon une forcieri & deux Palestins qui faisoient un pacte avec le diable déguifé en gros oifeau doré. Les chercheurs apprenant que la Dame avoit une prodigieufe quantité de diamans, la jugerent incontinent forcieri; ils attendirent la nuit pour enfermer les deux cens Cavaliers & les Licornes qui dormaient dans de vaffes écuries; car les chercheurs font poltrons.

Après avoir bien barricadé les portes, ils fe faifirent de la Princeffe & d'Irla; mais ils ne purent prendre le Phénix qui s'envola à tire d'ailes: il fe doutoit bien qu'il trouveroit Amazan fur le chemin des Gaules à Sévilla.

Il le rencontra fur la frontiere de la Bétique, & lui apprit le défaftre de la Princeffe. Amazan ne put parler, il étoit trop faifi, trop en fureur; il s'arme d'une cuiraffe d'acier damasquinée d'or, d'une lance de douze pieds, de deux javelots & d'une épée tranchante appelée la fulminante, qui pouvoit fendre d'un feul coup des arbres, des rochers & des Druides; il couvre fa belle tête d'un cafque d'or ombragé de plumes de héron & d'autruche. C'étoit l'ancienne armure de Magog, dont fa fœur Aldée lui avoit fait préfent dans fon voyage en Scythie: le peu de fuivans qui l'accompagnaient, montent comme lui chacun fur fa Licorne.

Amazan en embrassant son cher Phénix ne lui dit que ces tristes paroles ; je suis coupable ; si je n'avais pas couché avec une fille *d'affaire* dans la Ville des Oisifs, la belle Princesse de Babilone ne serait pas dans cet état épouvantable ; courons aux Antropokaies ; il entre bientôt dans Sévilla : quinze cens Alguasils gardaient les portes de l'enclos où les deux cens Gangarides & leurs Licornes étaient renfermés sans avoir à manger ; tout était préparé pour le sacrifice qu'on allait faire de la Princesse de Babilone , de sa femme de Chambre Irla , & des deux riches Palestins.

Le grand Antropokaie entouré de ses petits Antropokaies était déjà sur son tribunal sacré ; une foule de Sévillois portant des grains enfilés à leurs ceintures joignait les deux mains sans dire un mot ; & l'on amenait la belle Princesse , Irla , & les deux Palestins les mains liées derrière le dos , & vêtus d'un habit de masque.

Le Phénix entre par une lucarne dans la prison où les Gangarides commençaient déjà à enfoncer les portes. L'invincible Amazan les brisait en dehors. Ils sortent tous armés, tous sur leurs Licornes ; Amazan se met à leur tête. Il n'eut pas de peine à renverser les Alguasils , les Familiers, les prêtres Antropokaies ; chaque Licorne en perçait des douzaines à la fois. La fulminante d'Amazan coupait en deux tous ceux qu'il rencontrait ; le peuple fuyait en manteau noir & en fraise sale , toujours tenant à la main ses grains bénis *por l'amor de Dios*.

Amazan faifit de fa main le grand chercheur fur fon tribunal, & le jette fur le bucher qui était préparé à quarante pas ; il y jette auffi les autres petits chercheurs l'un après l'autre. Il fe profterne enfuite aux pieds de Formofante. Ah ! que vous êtes aimable, dit-elle, & que je vous adorerais, fi vous ne m'aviez pas fait une infidélité avec une fille *d'affaire* !

Tandis qu'Amazan faifoit fa paix avec la Princesse, tandis que fes Gangarides entaffaient dans le bucher les corps de tous les Antropokaies, & que les flammes s'élevaient jufqu'aux nues, Amazan vit de loin comme une armée qui venait à lui. Un vieux Monarque la couronne en tête s'avancait fur un char traîné par huit mules attelées avec des cordes ; cent autres chars fuivaient. Ils étaient accompagnés de graves perfonnages en manteau noir & en fraife, montés fur de très-beaux chevaux ; une multitude de gens à pied fuivait en cheveux gras & en fîlence.

D'abord Amazan fit ranger autour de lui fes Gangarides & s'avança la lance en arrêt. Dès que le Roi l'aperçut, il ôta fa couronne, defcendit de fon char, embraffa l'étrier d'Amazan, & lui dit : Homme envoyé de Dieu, vous êtes le vengeur du genre humain, le libérateur de ma patrie, mon protecteur. Ces monftres sacrés dont vous avez purgé la terre étaient mes maîtres au nom du Vieux des fept-montagnes ; j'étais forcé de fouffrir leur puiffance criminelle. Mon peuple m'aurait abandonné fi j'avais voulu feulement modérer leurs abominables atrocités. D'aujourd'hui je respire, je regne, & je vous le dois.

Ensuite il baïsa respectueusement la main de Formosante, & la supplia de vouloir bien monter avec Amazan, Irla & le Phénix dans son carosse à huit mules. Les deux Palestins banquiers de la Cour, encore prosternés à terre de frayeur & de reconnaissance, se releverent; & la troupe des Licornes suivit le Roi de la Bétique dans son palais.

Comme la dignité du Roi d'un peuple grave exigeait que ses mules allassent au petit pas, Amazan & Formosante eurent le temps de lui conter leurs aventures. Il entretint aussi le Phénix, il l'admira & le baïsa cent fois. Il comprit combien les peuples d'Occident qui mangeaient les animaux, & qui n'entendaient plus leur langage, étaient ignorans, brutaux & barbares; que les seuls Gangarides avaient conservé la nature & la dignité primitive de l'homme; mais il convenait surtout que les plus barbares des mortels étaient ces chercheurs Antropokaïes dont Amazan venait de purger le monde. Il ne cessait de le bénir & de le remercier. La belle Formosante oubliait déjà l'aventure de la fille *d'affaire*, & n'avait l'ame remplie que de la valeur du héros qui lui avait sauvé la vie. Amazan instruit de l'innocence du baiser donné au Roi d'Egypte & de la résurrection du Phénix, goûtait une joye pure, & était enyvré du plus violent amour.

On dîna au palais, & on y fit assez mauvaise chere. Les cuisiniers de la Bétique étaient les plus mauvais de l'Europe. Amazan conseilla d'en faire venir des Gaules. Les musiciens du Roi exécuterent pendant le repas cet air célèbre qu'on apella dans la sui-

te des siècles, les folies d'Espagne. Après le repas on parla d'affaires.

Le Roi demanda au bel Amazan, à la belle Formosante & au beau Phénix, ce qu'ils prétendaient devenir. Pour moi, dit Amazan, mon intention est de retourner à Babilone dont je suis l'héritier présomptif, & de demander, à mon oncle Bélus, ma cousine issue de germaine l'incomparable Formosante, à moins qu'elle n'aime mieux vivre avec moi chez les Gangarides.

Mon dessein, dit la Princesse, est assurément de ne jamais me séparer de mon cousin issu de germain. Mais je crois qu'il convient que je me rende auprès du Roi mon pere, d'autant plus qu'il ne m'a donné permission que d'aller en pèlerinage à Bassora, & que j'ai couru le monde. Pour moi, dit le Phénix, je suivrai partout ces deux tendres & généreux amans.

Vous avez raison, dit le Roi de la Bétique. Mais le retour à Babilone n'est pas si aisé que vous le pensez. Je fais tous les jours des nouvelles de ce pays-là par les vaisseaux Tyriens, & par mes banquiers Palestins, qui sont en correspondance avec tous les peuples de la terre. Tout est en armes vers l'Euphrate & le Nil. Le Roi de Scythie redemande l'héritage de sa femme à la tête de trois cens mille guerriers tous à cheval. Le Roi d'Egypte & le Roi des Indes défolent aussi les bords du Tigre & de l'Euphrate chacun à la tête de trois cens mille hommes, pour se venger de ce qu'on s'est moqué d'eux. Pendant que le Roi d'Egypte est hors de son pays,

son ennemi le Roi d'Ethiopie ravage l'Egypte avec trois cens mille hommes ; & le Roi de Babilone n'a encore que six cens mille hommes sur pied pour se défendre.

Je vous avoue, continua le Roi, que lorsque j'entends parler de ces prodigieuses armées que l'Orient vomit de son sein, & de leur étonnante magnificence ; quand je les compare à nos petits corps de vingt à trente mille soldats, qu'il est si difficile de vêtir & de nourrir, je suis tenté de croire que l'Orient a été fait bien longtemps avant l'Occident. Il semble que nous soyons sortis avant-hier du cahos, & hier de la barbarie.

Sire, dit Amazan, les derniers venus l'emportent quelquefois sur ceux qui sont entrés les premiers dans la carrière. On pense dans mon pays que l'homme est originaire de l'Inde, mais je n'en ai aucune certitude.

Et vous, dit le Roi de la Bétique au Phénix, qu'en pensez-vous ? Sire, répondit le Phénix, je suis encore trop jeune pour être instruit de l'antiquité. Je n'ai vécu qu'environ vingt-sept mille ans ; mais mon pere, qui avait vécu cinq fois cet âge, me disait qu'il avait appris de son pere que les contrées de l'Orient avaient toujours été plus peuplées & plus riches que les autres. Il tenait de ses ancêtres que les générations de tous les animaux avaient commencé sur les bords du Gange. Pour moi, je n'ai pas la vanité d'être de cette opinion. Je ne puis croire que les renards d'Albion, les marmotes des Alpes, & les loups de la Gaule viennent de mon

pays ; de même que je ne crois pas que les sapins & les chênes de vos contrées descendent des palmiers & des cocotiers des Indes.

Mais, d'où venons-nous donc ? dit le Roi. Je n'en sçais rien, dit le Phénix. Je voudrais seulement savoir où la belle Princesse de Babilone & mon cher ami Amazan pourront aller. Je doute fort, repartit le Roi, qu'avec ses deux cens Licornes il soit en état de percer à travers tant d'armées de trois cens mille hommes chacune. Pourquoi non ? dit Amazan.

Le Roi de la Bétique sentit le sublime du Pourquoi non ? mais il crut que le sublime seul ne suffisait pas contre des armées innombrables. Je vous conseille, dit-il, d'aller trouver le Roi d'Ethiopie ; je suis en relation avec ce Prince noir par le moyen de mes Palestins. Je vous donnerai des Lettres pour lui. Puisqu'il est l'ennemi du Roi d'Egypte, il sera trop heureux d'être fortifié par votre alliance. Je puis vous aider de deux mille hommes très-sobres & très-braves ; il ne tiendra qu'à vous d'en engager autant chez les peuples qui demeurent, ou plutôt qui sautent au pied des Pyrénées, & qu'on appelle Vasques ou Vascons. Envoyez un de vos guerriers sur une Licorne avec quelques diamans ; il n'y a point de Vascon qui ne quitte le Castel, c'est-à-dire, la chaumière de son pere, pour vous servir. Ils sont infatigables, courageux & plaisans ; vous en serez très-satisfait. En attendant qu'ils soient arrivés, nous vous donnerons des fêtes, & nous vous préparerons des vaisseaux.

Je ne puis trop reconnaître le service que vous m'avez rendu.

Amazan jouissait du bonheur d'avoir retrouvé Formosante, & de goûter en paix dans sa conversation tous les charmes de l'amour réconcilié, qui valent presque ceux de l'amour naissant.

Bientôt une troupe fiere & joyeuse de Vascons arriva en dansant un tambourin. L'autre troupe fiere & sérieuse de Bétiquois était prête. Le vieux Roi tanné embrassa tendrement les deux amans; il fit charger leurs vaisseaux d'armes, de lits, de jeux d'échecs, d'habits noirs, de golilles, d'oignons, de moutons, de poules, de farine & de beaucoup d'ail, en leur souhaitant une heureuse traversée, un amour constant & des victoires.

La flotte aborda le rivage où l'on dit que tant de siècles après la Phénicienne Didon, sœur d'un Pigmalion, épouse d'un Sichée, ayant quitté la ville de Tyr, vint fonder la superbe ville de Carthage, en coupant un cuir de bœuf en lanières, selon le témoignage des plus graves Auteurs de l'antiquité, lesquels n'ont jamais conté de fables, & selon les professeurs qui ont écrit pour les petits garçons; quoiqu'après tout il n'y ait jamais eu personne à Tyr qui se soit appelé Pigmalion, ou Didon, ou Sichée, qui sont des noms entièrement Grecs, & quoiqu'enfin il n'y eût point de Roi à Tyr en ces temps-là.

La superbe Carthage n'était point encore un port de mer; il n'y avait là que quelques Numides qui faisaient sécher des poissons au soleil. On côtoya la Bizacène & les Syrthes, les bords fertiles, où fu-

rent depuis Cyrene & la grande Chersonese.

Enfin on arriva vers la premiere embouchure du fleuve sacré du Nil. C'est à l'extrémité de cette terre fertile que le port du Canope recevait déjà les vaisseaux de toutes les nations commerçantes, sans qu'on scût si le Dieu Canope avoit fondé le port, ou si les habitans avoient fabriqué le Dieu, ni si l'étoile Canope avoit donné son nom à la ville, ou si la ville avoit donné le sien à l'étoile : tout ce qu'on en savoit ; c'est que la ville & l'étoile étoient fort anciennes ; & c'est tout ce qu'on peut savoir de l'origine des choses, de quelque nature qu'elles puissent être.

Ce fut là que le Roi d'Ethiopie ayant ravagé toute l'Egypte, vit débarquer l'invincible Amazan, & l'adorable Formosante. Il prit l'un pour le Dieu des combats, & l'autre pour la Déesse de la beauté. Amazan lui présenta la lettre de recommandation du Roi d'Espagne. Le Roi d'Ethiopie donna d'abord des fêtes admirables suivant la coutume indispensable des temps héroïques. Ensuite on parla d'aller exterminer les trois cens mille hommes du Roi d'Egypte, les trois cens mille de l'Empereur des Indes, & les trois cens mille du grand Kan des Scythes, qui assiégeaient l'immense, l'orgueilleuse, la voluptueuse ville de Babilone.

Les deux mille Espagnols qu'Amazan avait amenés avec lui, dirent qu'ils n'avaient que faire du Roi d'Ethiopie pour secourir Babilone ; que c'étoit assez que leur Roi leur eût ordonné d'aller la délivrer, qu'il suffisoit d'eux pour cette expédition.

Les

Les Vascons dirent qu'ils en avaient bien fait d'autres, qu'ils battraient tout seuls les Egyptiens, les Indiens & les Scythes, & qu'ils ne voulaient marcher avec les Espagnols qu'à condition que ceux-ci feraient à l'arrière-garde.

Les deux cens Gangarides se mirent à rire des prétentions de leurs alliés & ils soutinrent qu'avec cent Licornes seulement ils feraient fuir tous les Rois de la terre. La belle Formosante les apaisa par sa prudence & par ses discours enchanteurs. Amazan présenta au Monarque noir ses Gangarides, ses Licornes, les Espagnols, les Vascons & son bel oiseau.

Tout fut prêt bientôt pour marcher, par Memphis, par Héliopolis, par Arsinoé, par Pétra, par Artémite, par Sora, par Apamée pour aller attaquer les trois Rois, & pour faire cette guerre mémorable devant laquelle toutes les guerres que les hommes ont faites depuis n'ont été que des combats de coqs & de cailles.

Chacun fait comment le Roi d'Ethiopie devint amoureux de la belle Formosante, & comment il la surprit au lit, lorsqu'un doux sommeil fermait ses longues paupières. On se souvient qu'Amazan, témoin de ce spectacle, crut voir le jour & la nuit couchans ensemble. On n'ignore pas qu'Amazan, indigné de l'affront, tira soudain sa fulminante, qu'il coupa la tête perverse du Negre insolent, & qu'il chassa tous les Ethiopiens d'Egypte; ces prodiges ne sont-ils pas écrits dans le Livre des Chroniques d'Egypte? La renommée a publié de ses cent bouches les victoires qu'il remporta sur les trois Rois avec ses

Espagnols, ses Vascons & ses Licornes. Il rendit la belle Formosante à son Pere. Il délivra toute la suite de sa maîtresse que le Roi d'Egypte avait réduite en esclavage. Le grand Can des Scythes se déclara son Vassal; & son mariage avec la Princesse Aldée fut confirmé. L'invincible & généreux Amazan, reconnu pour héritier du Royaume de Babilone, entra dans la ville en triomphe avec le Phénix en présence de cent Rois tributaires. La fête de son mariage surpassa en tout celle que le Roi Bélus avait donnée. On servit à table le bœuf Apis rôti. Le Roi d'Egypte & celui des Indes donnerent à boire aux deux époux; & ces noces furent célébrées par cinq cens grands poètes de Babilone.

O Muses! qu'on invoque toujours au commencement de son ouvrage, je ne vous implore qu'à la fin. C'est en vain qu'on me reproche de dire grâces sans avoir dit *benedicite*. Muses! vous n'en ferez pas moins mes protectrices. Empêchez que des continuateurs téméraires ne gâtent par leurs fables les vérités que j'ai enseignées aux mortels dans ce fidele récit; ainsi qu'ils ont osé falsifier *Candide*, *l'Ingénu*, & les chastes aventures de la chaste Jeanne qu'un excapucin a défigurées par des vers dignes des capucins dans des éditions Bataves. Qu'ils ne fassent pas ce tort à mon Typographe chargé d'une nombreuse famille, & qui possède à peine de quoi avoir des caracteres, du papier & de l'encre.

O Muses! imposez silence au détestable Cogé, professeur de bavarderie au College Mazarin, qui n'a pas été content des discours moraux de Bélisaire & de

l'Empereur Justinien, & qui a écrit de vilains libelles diffamatoires contre ces deux grands hommes.

Mettez un baillon au pédant Larcher, qui sans savoir un mot de l'ancien Babilonien, sans avoir voyagé comme moi sur les bords de l'Euphrate & du Tigre, a eu l'impudence de soutenir que la belle Formosante fille du plus grand Roi du monde, & la Princesse Aldée, & toutes les femmes de cette respectable Cour, allaient coucher avec tous les palfreniers de l'Asie pour de l'argent dans le grand Temple de Babilone, par principe de Religion. Ce libertin de College, votre ennemi & celui de la pudeur, accuse les belles Egyptiennes de *Mendès*, de n'avoir aimé que des boucs, se proposant en secret par cet exemple de faire un tour en Egypte pour avoir enfin de bonnes aventures.

Comme il ne connaît pas plus le moderne que l'antique, il insinue, dans l'espérance de s'introduire auprès de quelque vieille, que notre incomparable Ninon à l'âge de quatre-vingts ans coucha avec l'Abbé Gédouin de l'Académie Française, & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres. Il n'a jamais entendu parler de l'Abbé de Chateauneuf qu'il prend pour l'Abbé Gédouin. Il ne connaît pas plus Ninon que les filles de Babilone.

Muses, filles du ciel, votre ennemi Larcher fait plus ; il se répand en éloges sur la pédérasie, il ose dire que tous les bambins de mon pays sont sujets à cette infamie. Il croit se sauver en augmentant le nombre des coupables.

Nobles & chastes Muses, qui détestez également

le pédantisme & la pédéraffie, protégez-moi contre maître Larcher !

Et vous, maître Aliboron, dit Fréron, ci-devant soi-disant Jésuite, vous dont le Parnasse, est tantôt à Biffêtre, & tantôt au cabaret du coin ; vous à qui on a rendu tant de justice sur tous les théâtres de l'Europe, dans l'honnête Comédie de l'Ecoffaïse, vous, digne fils du prêtre Desfontaines, qui nâquites de ses amours avec un de ces beaux enfans qui portent un fer & un bandeau comme le fils de Vénus, & qui s'élancent comme lui dans les airs, quoiqu'ils n'aillent jamais qu'au haut des cheminées ; mon cher Aliboron, pour qui j'ai toujours eu tant de tendresse, & qui m'avez fait rire un mois de suite du temps de cette Ecoffaïse ; je vous recommande ma Princesse de Babilone ; dites-en bien du mal afin qu'on la lise.

Je ne vous oublierai point ici, Gazetier Ecclésiastique, illustre orateur des convulsionnaires, Pere de l'Eglise fondée par l'Abbé Bécherand & par Abraham Chaumeix ; ne manquez pas de dire dans vos feuilles aussi pieuses qu'éloquentes & sensées, que la Princesse de Babilone est hérétique, déiste & athée. Tâchez sur-tout d'engager le sieur Riballier à faire condamner la Princesse de Babilone par la Sorbonne ; vous ferez grand plaisir à mon libraire à qui j'ai donné cette petite histoire pour ses étrennes.

F I N.

LETTRE de l'Archevêque de Cantorbery à l'Archevêque de Paris.

J'ai reçu, Milord, vôtre Mandement contre le grand Bélifaire Général d'Armée de Justinien & contre M. Marmontel de l'Académie Française, avec vos Armoiries placées en deux endroits, surmontées d'un grand Chapeau & accompagnées de deux pendans de quinze houpes chacun, le tout signé Christophe, par Monseigneur, La Touche, avec paraphe.

Nous ne donnons, nous autres, de mandemens que sur nos fermiers, & je vous avoue, Milord, que j'aurois désiré un peu plus d'humilité chrétienne dans votre affaire. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous affectez d'annoncer dans votre titre que vous condamnez *M. Marmontel de l'Académie Française*.

Si ceux qui ont rédigé votre Mandement ont trouvé qu'un Général d'Armée de Justinien ne s'expliquoit pas en Théologien congru de votre Communion, il me semble qu'il falloit vous contenter de le dire, sans compromettre un Corps respectable composé de Princes du Sang, de Cardinaux, de Prélats, comme vous, de Ducs & Pairs, de Maréchaux de France, de Magistrats, & de Gens de Lettres les plus illustres. Je pense que l'Académie Française n'a rien à démêler avec vos disputes théologiques.

Permettez-moi de vous dire que si nous donnions des Mandemens dans de pareilles occasions, nous les ferions nous-mêmes. J'ai été fâché que votre mandataire ait condamné cette proposition de ce grand Capitaine Bélifaire: *Dieu est terrible aux méchans, je*

le crois, mais je suis bon. Je vous assure, Milord, que si notre Roi, qui est le chef de notre Eglise, disoit: *je suis bon*, nous ne ferions pas de mandement contre lui. Je suis bon, veut dire, ce me semble, par tout pays: j'ai le cœur bon, j'aime le bien, j'aime la justice, je veux que mes sujets soient heureux. Je ne vois point du tout qu'on doive être damné pour avoir le cœur bon. Le Roi de France, à ce que j'entends dire à tout le monde, est très-bon & si bon qu'il vous a pardonné des désobéissances réitérées qui ont troublé la France, & que toute l'Europe n'a pas regardées comme une marque d'un esprit bien fait. Vous êtes sans doute assez bon pour vous en repentir.

Nous ne voyons pas que Bélisaire soit digne de l'enfer pour avoir dit qu'il étoit un bon homme. Vous prétendez que cette bonté est une hérésie, parce que St. Pierre dans sa première Eptre Ch. v. vers. 5. a dit que *Dieu résiste aux superbes*. Mais celui qui a fait votre mandement n'a gueres pensé à ce qu'il écrivoit. Dieu résiste, je le veux; la résistance sied bien à Dieu. Mais à qui résiste-t-il, selon St. Pierre? lisez de bonne grace ce qui précède & vous verrez qu'il résiste aux Prêtres qui paissent mal leur troupeau, & sur-tout aux jeunes qui ne sont pas soumis aux vieillards. *Inspirez-vous*, dit-il, *l'humilité les uns aux autres: car Dieu résiste aux superbes.*

Or je vous demande quel rapport il y a entre cette résistance de Dieu & la bonté de Bélisaire? Il est utile de recommander l'humilité, mais il faut aussi recommander le sens commun.

On est bien étonné que votre mandataire ait critiqué cette expression humaine & naïve de Bélisaire : *est-il besoin qu'il y ait tant de réprouvés ?* Non-seulement vous ne voulez pas que Bélisaire soit bon : mais vous voulez aussi que le Dieu des miséricordes ne soit pas bon. Quel plaisir aurez-vous , s'il vous plaît , quand tout le monde sera damné ? Nous ne sommes pas si impitoyables dans notre Isle. Notre prédécesseur , le grand Tillotson , reconnu pour le prédicateur de l'Europe le plus sensé & le moins déclamateur , a parlé comme Bélisaire dans presque tous ses sermons. Vous me permettrez ici de prendre son parti. Soyez damné , si vous le voulez , Milord , mais je vous avertis que je ne veux point l'être , & que je souhaiterois aussi que mes amis ne le fussent point ; il faut avoir un peu de charité. J'aurois bien d'autres choses à dire à votre mandataire ; je lui recommanderois sur-tout d'être moins ennuyeux. L'ennui est toujours mortel pour les mandemens : c'est un point essentiel auquel on ne prend point assez garde dans votre pays.

Sur ce , mon cher Confrere , je vous recommande à la bonté divine , quoique le mot de bon vous fasse tant de peine.

Votre bon Confrere

L'Archevêque de Cantorbery.

P. S. Quand vous écrirez à l'Evêque de Rome , faites-lui , je vous prie , mes complimens ; j'ai tou-

jours beaucoup de considération pour lui en qualité de frere. On me mande qu'il a essuyé depuis peu quelques petits désagrémens ; qu'un cheval de Naples a donné un terrible coup de pied à sa mule , qu'une Barque de Venise a ferré de près la Barque de St. Pierre , & qu'un fromage Parmesan lui a donné une indigestion violente. J'en suis fâché : on dit que c'est un bon homme ; pardonnez-moi ce mot. J'ai fort connu son pere dans mon voyage d'Italie : c'étoit un bon Banquier : mais il me paroît que le fils n'entend pas son compte.

